



**Société des Amis du Vieux Revest
et du Val d'Ardène / Loisir et Culture**

Président fondateur :

Charles Aude

ISSN 2117 - 9646

Mairie – Place Jean Jaurès

83200 Le Revest les Eaux

Présidente en exercice :

Patricia Aude-Fromage

06 75 37 92 79

<http://revestou.fr>

George Sand au Revest n°68 Janvier 2018

Sommaire du n°68 :

Introduction. Marie-Hélène Taillard

- George Sand ... extrait du Bicentenaire George Sand, hommage varois (Ed. Alamo 2005)
- Un livre à lire : Au fil du Béal. Igor Fedoroff et Yvette Roché (Ed. Autre temps 1999)
- Les dix moulins de la vallée de Dardennes. Extrait de *Le Revest les Eaux : Tourris, Val d'Ardène de* Pierre Trofimoff, 1963 publié dans le bulletin n°1 des Amis du vieux Revest et du Val d'Ardène
- La Dardenne ou la Dardennes ? Claude Chesnaud
- La chapelle Saint André. Pierre Trofimoff
- Le Ragas et les Eaux de Toulon. Alexandre Paul (années 20)
extrait de « *Balade au Barrage du Revest-les-Eaux et dans la vallée de Dardennes* » publié
par les Amis du vieux Revest et du Val d'Ardène et l'Office du Tourisme à l'occasion de
la journée du 8 mai 2007.
- Page de garde du bulletin n°52 Amis du vieux Revest et du Val d'Ardène, 2010.
- Plaque botanique 28 mai 2016, Amis du vieux Revest et du Val d'Ardène
George Sand et le paysage toulonnais, Alexandre Paul extrait de « *Passe-Partout* »
du 19 au 29 juin 1926 publié dans le bulletin n°56 des Amis du vieux Revest
et du Val d'Ardène, septembre 2011.
- Introduction de Maurice Jean—1992—Voyage dit du midi. (Ed. Livres en Seyne 2012)
- Cartes des excursions à l'est et autour de Toulon, de Jean Gabiot extraites du Bicentenaire
George Sand, hommage varois (Ed. Alamo 2005)
- La confession d'une jeune fille, Tome 1 (château de Dardennes et Salle verte) et 2 (Le Ragas) –
extraits BNF – George Sand, 1865
- Le Ragas de Dardennes : Source WIKIPEDIA
- Le voyage dit du midi (extraits) George Sand —Février 1861—Mai 1861. (Ed. Livres en Seyne 2012)
- Dessins de Maurice Sand datés de 1861, extraits de l'*Album Maurice Sand*
- Grandes photos
- Conférence de Jean-Claude Autran au Revest le 28 mai 2016 *La botanique dans l'œuvre de George Sand*

Il est des personnages qui restent dans l'histoire et dans la mémoire populaire. George Sand est de ceux-là.

Auteur prolifique, à la plume romanesque, habile à faire naître et apparaître lieux et paysages sous nos yeux, à nous faire rencontrer des personnages par la magie évocatrice de ses portraits, elle fut également féministe et indépendante, première femme à vivre de sa plume, femme politique, humaniste progressiste acquise aux idées révolutionnaires de son temps, mais encore passionnée de botanique, de géologie...

Forgée par une énergie ardente et entraînée par une curiosité insatiable, elle fit la connaissance du Revest et de ses environs alors qu'elle se trouvait en villégiature de convalescence à Tamaris, suite à une grave maladie, de février à mai 1861.

Auteur inspiré par la richesse des lieux, de la nature, des rencontres jour après jour, elle a retranscrit dans un journal son quotidien, ses découvertes, devenus matière première pour d'autres ouvrages romanesques par la suite.

Dans ses pas d'écrivain, mais avant tout de marcheuse, botaniste, curieuse des lieux et des êtres, de leur manière de vivre et de leurs industries, nous avons choisi de cheminer, ce 28 mai 2016, ponctuant d'étapes de lecture un parcours pédestre qui nous a menés successivement le long du Béal et de ses ouvrages bâtis, à la Salle verte, le long du Las ainsi nommé aujourd'hui, jusqu'au château de Dardennes, puis vers le lac inexistant à son époque, encore "Vallée de la Dardenne", animée par de nombreux moulins.

Cette journée passée en compagnie de George Sand se terminait par une passionnante conférence de Jean-Claude Autran évoquant l'attrait de l'auteur pour la botanique et sa pratique de cet art, révélant en parallèle les nombreuses sources d'inspiration puisées dans la nature retrouvées dans sa production littéraire. Nous l'en remercions chaleureusement.

Ce bulletin particulier regroupe un ensemble de textes et documents qui ont motivé et façonné ce parcours. Il nous a semblé important d'en garder des traces pour les promeneurs de tous temps.

George Sand ...

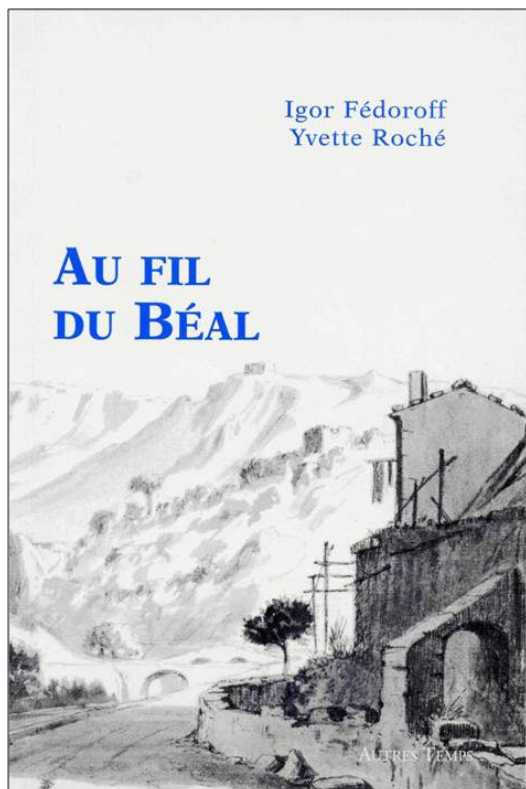
« Il est midi, l'heure où l'on voit tout ! Regarde cette femme qui descend les marches de son perron. Elle a les cheveux grisonnants sous son petit chapeau de paille ; elle est toute seule ; elle se promène au soleil, doucement ; elle contemple son horizon vulgaire ; elle écoute les bruits vagues de la nature ; elle s'amuse à suivre de l'œil ces nuées dont tu ne vois pas. Elle cause avec le jardinier ; elle se penche pour respirer ses fleurs qu'elle se garde bien de cueillir ; elle s'arrête ; elle écoute !

Quoi ? Elle n'en sait rien elle-même ! Quelque chose qui n'est pas encore et qui sera un jour. Elle s'assied sur son banc de pierre. Elle ne bouge plus. La voilà fondue dans l'immensité, la voilà plante, étoile, brise, océan, âme ! Elle se souvient ! Elle devine ! Tout ce que tu entends au milieu des flots, elle l'entend aussi bien que toi sous son dôme de lilas, et les oiseaux, et les tempêtes, et tout ce qui chante, et tout ce qui pleure, et tout ce qui rit. Elle va errer, regarder, écouter ainsi, sans bien savoir ce qu'elle accomplit, somnambule de jour, et, à mesure que l'ombre gagnera la plaine, comme ces plantes qui se sont imprégnées du matin au soir de rosée et de rayons, de pluie et de soleil et qui ne s'ouvrent et n'exhalent leurs parfums que la nuit, la nuit, cette femme restituera au monde de l'âme et de l'esprit tout ce qu'elle a reçu du monde matériel et visible ; car, cette femme, elle pense comme Montaigne, elle rêve comme Ossian, elle écrit comme Jean-Jacques ».

Alexandre Dumas fils, Préface au *Fils Naturel*

Un livre à lire

Igor Fédoroff et Yvette Roché (Ed. Autre Temps 1999)



A l'origine de ce livre *Au fil du Béal*, il y a l'amour des vieilles pierres. Et l'amour des vieilles pierres c'est l'amour du passé, de ce passé que tant de générations d'hommes ont forgé.

Des vestiges d'un moulin, d'un canal, d'une vieille bâtisse, représentent des vies de travail, d'efforts, de souffrances aussi et parfois de misère, car il y a eu les épidémies, les famines, et les guerres. Certes, nos ancêtres ont eu aussi leurs joies mais leur vie a été dure.

Pour faire revivre le passé, les archives sont là qui le font resurgir en le tirant de l'oubli. On ne voit plus les choses d'un même œil quand on connaît l'histoire : d'indifférentes elles deviennent attachantes.

L'histoire locale, l'histoire du terroir, celle qu'on serait tenté d'appeler la petite histoire, se rattache toujours à l'histoire, la grande, que souvent elle éclaire d'un jour nouveau. L'histoire du peuple français est inscrite dans chaque pierre, chaque communauté, à l'abri de chaque clocher.

C'est pour tout cela que nous avons eu envie d'écrire ce livre, et que nous l'avons écrit en y prenant beaucoup de plaisir. Plaisir qu'à présent nous voudrions faire partager à nos lecteurs.

Les dix moulins de la vallée de Dardennes.

Extrait de *Le Revest les Eaux : Tourris, Val d'Ardène* de Pierre Trofimoff, 1963

publié dans le bulletin n°1 des Amis du vieux Revest et du Val d'Ardène

L'histoire des 10 moulins de la vallée de d'Ardène est étroitement liée à l'histoire des hommes qui vivaient ici. Ils représentaient la richesse. Mus grâce à l'eau abondante ils permettaient de transformer et de rendre utilisables des produits aussi divers que les olives, le blé, le marbre etc...

Les communes, mais aussi les seigneurs attachaient beaucoup d'importance à posséder tels ou tels engins, source de rapport d'une part, capital important, d'autre part.

Il n'était pas possible de construire des moulins où et comme on le voulait; la législation en vigueur, les enquêtes et les autorisations, l'engagement de ne pas polluer l'eau, comme de ne pas la détourner d'un autre engin ou moulin, étaient des conditions indispensables pour obtenir l'autorisation d'implanter ce genre d'établissement industriel avant la lettre.

Leur histoire remonte loin dans Le temps, il est maintenant certain que les Romains surent, ici, édifier des moulins pour triturer les olives, moudre les blés, et utiliser et réaliser les moulins et ateliers divers pour d'autres travaux. Le béal "romain" est cité depuis des lustres, et certaines de ses parties, comme d'ailleurs de son mortier de revêtement sont considérées comme romains par de nombreux spécialistes.

Les moulins, nombreux sur la commune du Revest, utilisaient de par la situation géographique du pays, de nombreuses tombades (chutes d'eau capables d'augmenter la force du courant) pour accélérer la marche des meules.

Ils étaient dix moulins à farine, et seulement deux à huiles, mais certains ont fonctionné pour le broyage des olives à certaines époques et furent reconvertis en moulins à farine quand le besoin s'en faisait sentir.

Le premier de ces moulins était situé à l'endroit même où se trouvent les marches du béal, à la hauteur du très beau jardin potager de la propriété Verelli, devant les boutiques du Guynemer.

Le second est un peu plus haut, en allant vers Dardennes, juste avant le pont devant le bar du bon coin, là même où se trouve la boulangerie.

Le troisième moulin est tout neuf, la guerre lors de l'explosion de l'une des alvéoles de la poudrière Saint-Pierre, l'avait pulvérisé; reconstruit il abrite les locaux des anciens moulins.

Le quatrième moulin est juste un peu plus haut, toujours sur la droite récemment restauré, repeint en rose il a fière allure. Il servit de poste de guet pendant la Libération aux officiers chargés de régler les assauts des batteries françaises contre la poudrière.

Après être passé devant l'ancienne chapelle St. Pierre, transformée en maison de la Culture, nous prenons la traverse entre le bar et les nouvelles constructions. Juste avant de reprendre la route de Dardennes, c'est la cour du **cinquième moulin**, qui fut longtemps la propriété QUADROPANI. Avant la dernière guerre, on y célébrait chaque année les journées de la fête de Saint Pierre es Liens. C'était la FÊTE.

Le sixième moulin, un peu à l'écart de la route, se cache derrière les petites maisons qui encadrent le pont de St Pierre. Pendant la dernière guerre il servit de garde-meuble à de nombreuses familles évacuées, absentes, ou dispersées par les événements.

Bien avant la dernière guerre au 17^{ème} ou 18^{ème} siècle, il y eut sur cet emplacement une auberge réputée.

Pour rencontrer **le septième moulin** il faut traverser le hameau de Dardennes, sur la droite, après le bâtiment de l'ancienne forge de Dardennes, à quelque cent mètres du château. De belles meules coniques ornent encore sa façade principale. Ces meules, faites en pierres de lave étaient parait-il destinées aux paroires à drap; il en existait deux ou trois dans les environs. C'est de là que viendrait le nom de "Paridon" (rien à voir avec le mot, pardon). C'est dans ce bâtiment, que des restaurants célèbres ont pendant des lustres réservé à une clientèle d'officiers de marine et à leurs "petites alliées", des repas de choix et de discrètes fêtes en tête à tête. Le célèbre DAVIN dit « Le sourd » y fit ses débuts.

On est ici en plein cœur de la meunerie, à droite et à gauche de la route, l'ancien "chemin de Jésus Christ" qui conduisait, au château de Dardennes mais aussi au Revest, l'ancien "chemin des pierres" tant il était mauvais jusqu'aux environs de 1951, est bordé de moulins.

Le moulin à huile, qui pendant la guerre abrita du matériel militaire, aujourd'hui "La Paysanne"; L'ancien "Café Restaurant du Paridon" qui fut un temps une annexe du 7^{ème} moulin de Dardennes.

Le huitième moulin de Dardennes qui fut en activité jusqu'à la fin du 19^{ème} siècle et dont le dernier meunier fut Monsieur ROUQUIER; construit, aménagé sur l'emplacement, du martinet à poudre qui explosa en octobre 1684, il est toujours debout et sa belle porte tranche sur toutes les autres. Il est très ancien, et son sol possède deux ou trois et peut être même quatre assises de carrelage.

Tout autour de lui on peut voir des pierres de tailles volumineuses, pieds d'encadrement de portes ou de voûtes anciennes marquées de signes et lettres cabalistiques. Une amorce d'aqueduc se trouve derrière cette solide bâtisse et semblait conduire l'eau vers d'autres destinations.

Le 9^{ème} moulin qui fut un temps paroire à drap, et que l'explosion du martinet à poudre en 1684 rendit méconnaissable tant les dégâts, aux installations et aux appartements du meunier furent importants.

On arrive en fin d'itinéraire: **le 10^{ème} moulin** de Dardennes qui fut longtemps un des trois volets des moulins de la vallée avec les 8^{ème} et 9^{ème} moulins. C'est une importante bâtisse à la très belle charpente et qui conserve encore tous les conduits de bois pour faire descendre et conduire les grains depuis le sommet de la bâtisse, où ces grains montaient par des poulies jusqu'aux meules où se retiraient les farines. Pendant la guerre, il servit d'entrepôts aux archives de la DCAN.

Il reste le moulin dit "du Colombier", aujourd'hui englouti dans le barrage lors de sa construction. Mais nous savons beaucoup de choses à son sujet, grâce à Maurice et George SAND. Les dessins de M. SAND nous donnent de nombreux renseignements sur les moulins, les notes de sa mère aussi.

Contrairement à ce que l'on pense généralement, ce n'était pas un moulin à farine, mais un moulin à huile. Sa construction fut autorisée par délibération de la commune de Toulon le 15 septembre 1792.

Cette autorisation fut accordée à Antoine HUBAC, Barthélémy ARTIGUES, Vincent et Blaise ARTIGUES, tous beaux-frères, habitant le terroir de Toulon. Le terrain où allait être construit le moulin appartenait à Louis ARTIGUES et était attenant au canal qui alimentait les moulins à farine de cette commune, distante d'un quart de lieue des moulins de Dardennes. Il ne pouvait donc pas nuire au bon fonctionnement des moulins à farine, car les moulins à huile ne travaillaient qu'une partie de l'année.

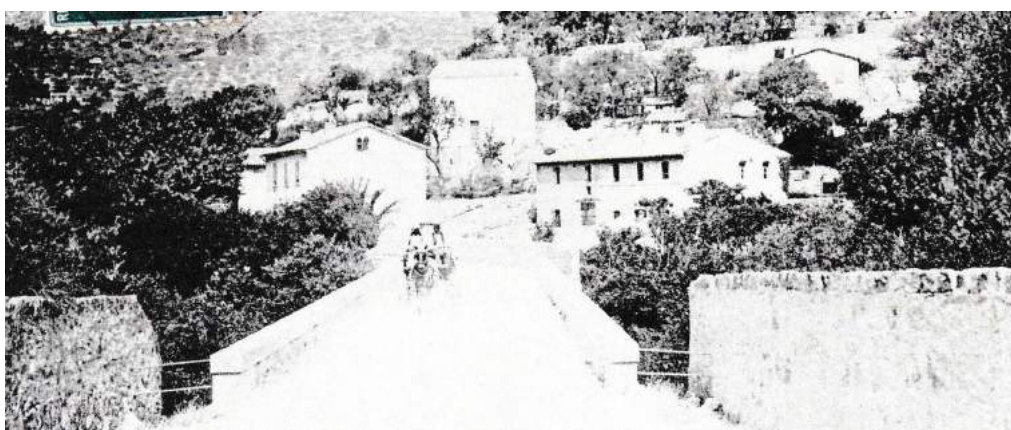
L'autorisation était accordée sous certaines conditions quant à l'utilisation des eaux bourbeuses après installation des "coulisses-écluses". Toutes ces bâtisses chargées du travail des hommes, chacun d'eux portait plusieurs fois par jour des sacs de farine pesant 80 kilos, sont encore debout, défiant le temps, certaines ont été au milieu du 19^{ème} siècle transformées en habitations à loyers modérés. Elles avaient appartenu aux seigneurs du Revest, à ceux de Dardennes, à la Communauté de Toulon (1640). C'est la loi du 20 mars 1813 qui avait obligé la commune de Toulon à céder à la Caisse d'amortissement la propriété patrimoniale des moulins. De vente en vente, ces bâtisses élégantes et rustiques dont certaines remontent sans discussion au 14^{ème} siècle, prouveraient s'il en était besoin le génie industriel de nos ancêtres.



Le 2ème moulin de Dardennes, au hameau de Cigalon



Le 4ème moulin de Dardennes



Le 6ème moulin de Dardennes, au pont Saint Pierre



A gauche « La Paysanne », au centre le Château de Dardennes, à droite « Le Paridon »



Le moulin du Colombier, sur l'emplacement de l'actuel mur du Barrage



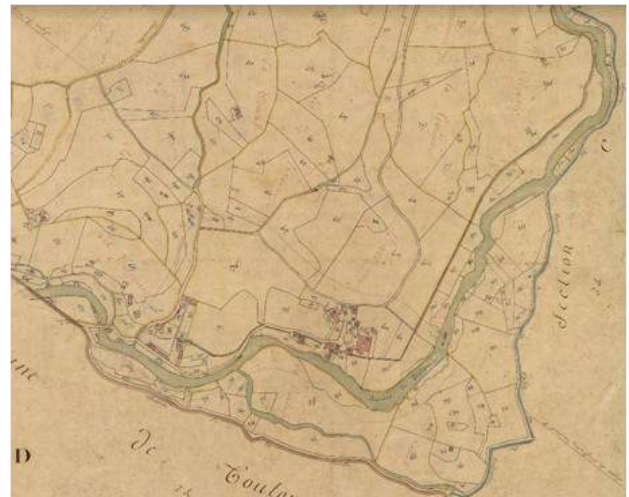
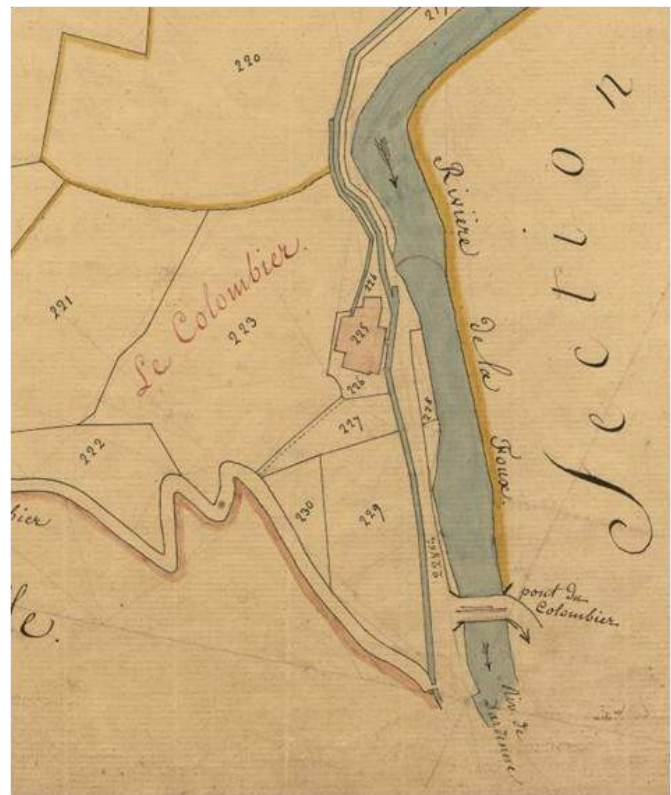
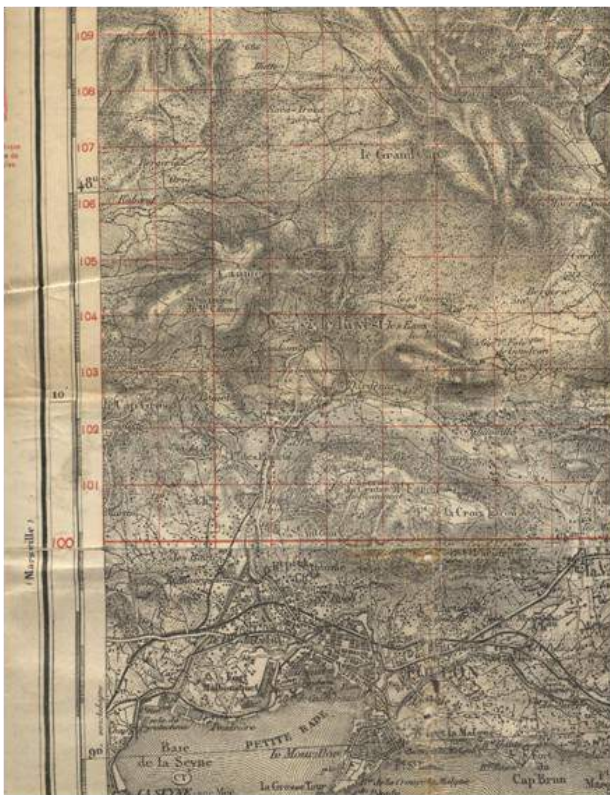
Actuellement englouti dans le barrage, le départ du Béal qui alimentait le moulin du Colombier et les moulins du Château de Dardennes

La Dardenne (ou Dardennes) est un fleuve qui prend naissance au pied du Village grâce à de nombreuses sources permanentes (dont La Foux) et un jaillissement vauclusien "Le Ragas". Cette eau coule dans la vallée de Dardennes et a été captée à plusieurs reprises et de différentes façons dont les 2 plus connues sont: le Béal qui a servi de force motrice aux 10 moulins de la Vallée de Dardennes, à l'irrigation des terres cultivables, le Barrage de la Haute Vallée de Dardennes dont la fin de la construction date de 1912.

Entre 1679 et 1681, Vauban qui va changer le profil de la ville de Toulon en détournant, à l'Est, l'Egoutier et, à l'Ouest, la Dardenne (ou Dardennes). Ce sont de nombreux marais qui seront asséchés.

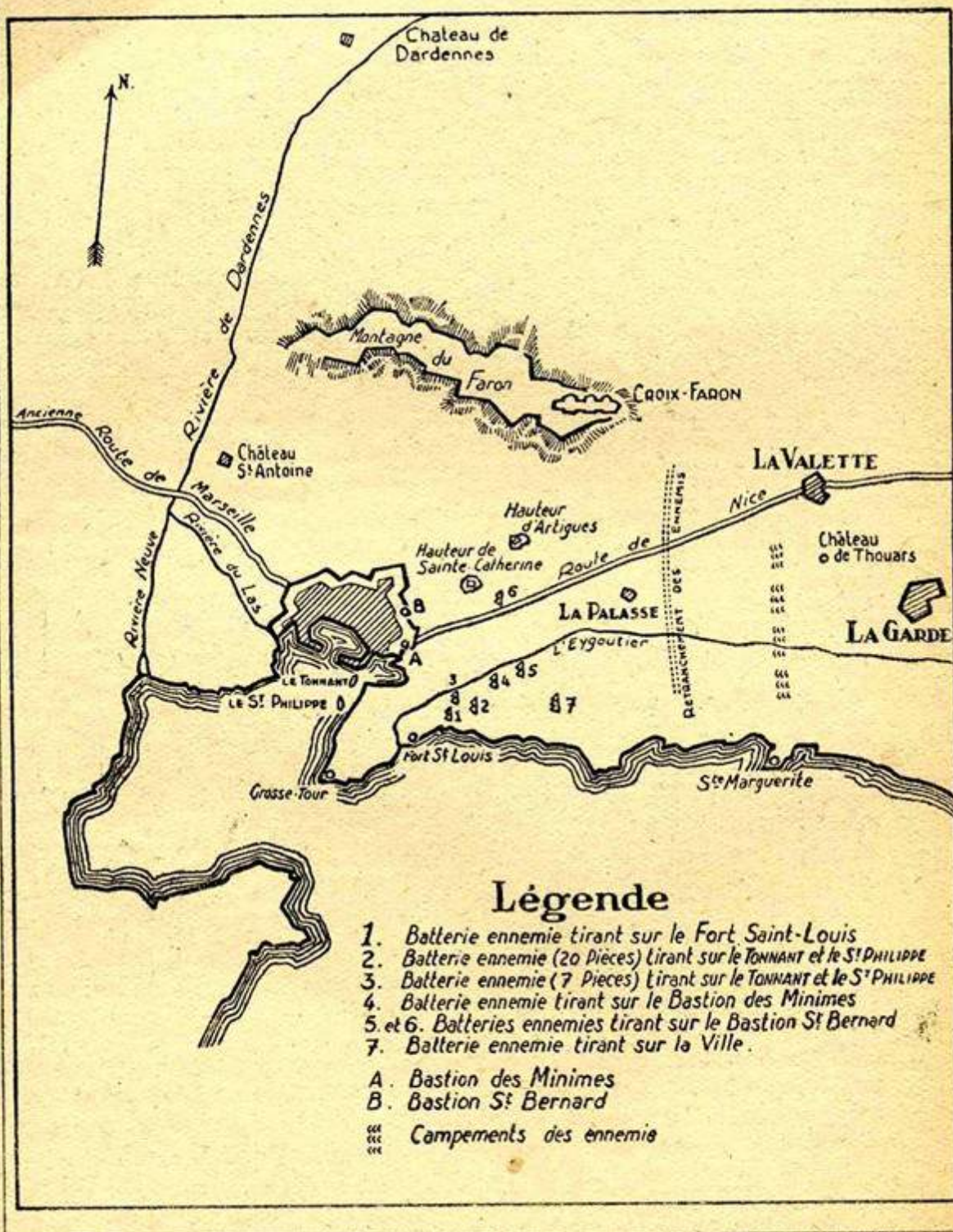
Pour la partie la plus proche de la mer de la Dardenne, et selon une carte datant d'après 1681, c'est une zone comprise entre "la route d'olioules", "le chemin de la ciotat" et la mer: cette partie, dite parfois aujourd'hui « Le Las », est nommée "Le Tor". Le mur de détournement du "Tor" se trouve aujourd'hui en face des H.L.M. du Jonquet.

Ci-dessous une carte d'état major qui date de 1868 et des plans cadastraux où le fleuve qui part de notre Village s'appelle : Dardenne



SIÈGE DE 1707

Carte dressée par PAUL MAUREL
d'après les Documents du temps.



Le Revest de Pierre Trofimoff - La chapelle Saint-André

La chapelle St. André et les consuls de Toulon, Seigneurs du Val d'Ardène

Bien avant 1640, la communauté de Toulon avait pris des dispositions pour acheter les moulins de la ville appartenant à des particuliers. Différents béals et canaux alimentaient la ville et les proches environs. Leurs eaux étaient utilisées pour actionner les diverses machines des moulins.

Il y a, en 1430, « le béal qui vient des moulins de la Vaudas (Valdas, L'as, le Las) ». En 1604, on décide de « continuer les travaux du Béal de Bonnefoi ». En 1634, on met aux enchères « les eaux du béal pour l'arrosage ».

Vingt ans avant l'achat au marquis de Thomas d'une partie de la seigneurie et des moulins et engins de la Val d'Ardène, les consuls de Toulon avaient des droits de visite sur la source et les eaux de la Foux. Cette visite était, - ce deviendra une tradition - précédée d'une messe est suivie d'un repas. Le coût de ce banquet se retrouve dans les archives de Toulon. C'est ainsi qu'il fut de 44 livres 14 sous pour l'année 1620.

C'est à partir de l'année 1639 que la communauté de Toulon s'intéresse aux « moulins et engins du sieur de la Val d'Ardène ». Une commission fut nommée cette année-là pour aller traiter avec M. de Thomas. Les entretiens ayant été concluants, le 28 mai 1640, l'Assemblée Consulaire ratifiait l'acte d'achat, au prix de 50.000 livres, des moulins, partie de la seigneurie avec huit jours de juridiction, haute, moyenne et basse sur le fief. Tous les actes concernant cet achat furent remis aux Archives de la ville le 15 février 1644.

Dès 1643, les consuls de Toulon prirent le titre de seigneurs de Val d'Ardène, rendant hommage au roi pour cette seigneurie.

En 1677, 1689 et 1692, les consuls nommèrent des officiers de juridiction pour Val d'Ardène. Depuis 1640, le traditionnel repas de la Pentecôte réunissait dans les locaux consulaires du château les membres désignés pour la visite des eaux et canaux. Avant de se mettre au travail, les consuls assistaient à la messe dans la chapelle du château, aménagée en 1560 et inscrite dans l'ancienne église fortifiée dont nous avons déjà parlé.

Dès 1641, de graves difficultés surgirent entre le vendeur et les délégués de la ville de Toulon. Le 8 mai 1646, François de Thomas interdit l'accès de son château aux officiers de la communauté. Des procès eurent lieu, nombreux. Un modus vivendi semble avoir réglé les relations entre les deux parties.

Consacrée sous le vocable de saint André, la chapelle a pu être sûrement localisée dans la construction actuelle. La longue salle voûtée, inscrite au rez-de-chaussée des bâtiments de la façade ouest-nord, apparaît, par son architecture, la plus adaptée à la célébration du culte. Un ensemble harmonieux de voûtes élégantes confère à ce lieu une prenante spiritualité. Récemment restaurée, on y a découvert une pierre sculptée armoriée : l'écu représente les armes de M. Monier de Castellet, qui

fut propriétaire et seigneur de Val d'Ardène jusqu'à la Révolution.

Transformée à travers les siècles en écurie, en étable et en entrepôt, cette pièce a retrouvé toute sa noblesse.

On s'est longtemps demandé pourquoi saint André fut donné comme patron à Val d'Ardène. L'explication est simple : un arrêt du Conseil d'État du 1er janvier 1730 fixait impérativement au 30 novembre la date des élections et les consuls choisirent comme patron le saint de ce jour.

Si les consuls de Toulon, seigneurs de Val d'Ardène, avaient leur chapelle, ils avaient aussi, dans l'importante demeure, des pièces où ils étaient chez eux. Cette partie du château se composait du jardin, dit « des orangers », et de l'aile parallèle à la noble montagne du Faron qui lui fait face.

La salle des délibérations se trouvait au premier étage ; on y accédait par le large escalier qui naît au rez-de-chaussée. Sur un long couloir capitonné de cuir, une porte s'ouvrait sur la grande salle, elle aussi richement parée. Deux fenêtres à balcon s'ouvraient sur le jardin. Ces deux fenêtres ont été légèrement bouchées. L'emplacement du balcon a été supprimé, mais les belles pierres à moulures de la base sont encore très nettement apparentes.

Peu avant les premières marches du grand escalier, on franchit un haut portique voûté. Au centre de la voûte, une pierre porte : « R 1730 ». Jusqu'ici, cette inscription fut considérée comme l'indication d'une restauration consécutive aux dégâts causés par les combats de 1707. Il nous apparaît qu'il faut y voir un désir des consuls de perpétuer l'arrêt du Conseil d'État fixant au 30 novembre de chaque année le joi de leur élection.



La Chapelle Saint André



Le Ragas et les eaux de Toulon

par Alexandre Paul—années 20

Il y a quelques vingt ans, la meunerie était très florissante dans la jolie vallée de Dardennes. Sur la route, blanche de poussière, aveuglante de soleil, c'était, de l'aube au crépuscule, un va-et-vient ininterrompu de charrettes, les unes portant aux moulins la belle tuzelle dorée de Provence, les autres retournant à la ville la fine fleur des gruaux.

Et, du matin au soir, on n'entendait dans toute la vallée que claquements de fouets, cris et jurons de charretiers, hennissements des chevaux, cahin-caha des voitures, fracas des chûtes d'eau mettant en mouvement les grosses roues hydrauliques, ronflements des meules broyant le grain, coups de marteaux des rhabilleurs, tandis que tout en bas, des bords de la rivière, s'élevait, toujours scandée des flic-flac du battoir, la fraîche chanson d'une lavandière.

Mais, depuis que Marseille a installé ces grandes minoteries où la vapeur a remplacé l'eau, et le cylindre la meule, le commerce de la vallée n'a pas tardé à péricliter. Sa ruine a été complète du jour où une Compagnie, pour fournir des eaux potables à Toulon, a capté et amené dans d'immenses réservoirs toutes les sources qui faisaient la richesse du pays. Aujourd'hui, les moulins sont fermés, déserts, silencieux. Les roues motrices dorment couvertes de mousse, dans leur alvéole de pierre, et les machines ne font plus leur joyeux tapage d'antan. L'herbe pousse sous les larges portes et jusque sur les aires où l'on étendait le blé à sécher. Ces grandes bâtisses de pierres nues, avec leurs multiples rangées de fenêtres closes, offrent un aspect lamentable et, dans l'intérieur, l'odeur du moisi, du renfermé a remplacé cette bonne senteur de farine tiède qui se répandait partout.

Et, de tout cet ensemble de choses, se dégage une impression d'abandon qui vous attriste, vous apitoie, vous fait regretter le bon temps de jadis.

C'est au printemps, lorsque les ardeurs de la canicule n'ont pas encore desséché les ruisseaux et roussi l'herbe des champs, qu'il faut aller visiter la vallée de Dardennes. On y retrouvera alors un peu de cette poésie agreste, de ce charme pittoresque, de cette fraîcheur riante, qui la faisaient autrefois attrayante et recherchée à l'instar de la fameuse vallée du Tempé.

Le quartier de Saint-Roch, situé au N.-O. de Toulon, au sortir de la porte de France, est rapidement traversé.

C'est là que se rendent les *Bugadiero*, ce type si populaire et si franchement toulonnais. Leurs *lavadous* s'échelonnent à gauche et en contre-bas de la route des moulins, le long du chemin de Plaisance jusqu'au Jonquet. Ce sont des petits cabanons à un simple rez-de-chaussée et aux toitures basses ; leur face ouest s'ouvrait auparavant sur le béal creusé par Bonnefont en 1585. Aujourd'hui les lavoirs ont été murés et le béal couvert. L'hygiène y a gagné sans doute, car le mince filet d'eau, dérivé de la Foux, qui alimentait, contaminé par les lessives, ne charriait en outre qu'immondices et détritits. C'était un véritable cloaque, le tout à l'égout des campagnes riveraines. Mais le faubourg y a perdu beaucoup de sa couleur locale. Pour les curieux, il n'était pas de spectacle plus réjouissant que celui de toutes ces rangées de femmes qui, bras nus jusqu'aux coudes, sabots claquants aux pieds, ne lambinaient pas à la tâche, tout en bavardant comme des pies.

Dans chaque *lavadou*, besognaient pour le moins une douzaine de *bugadiero*, jeunes et vieilles. Il y avait là des beautés naissantes et des charmes flétris par l'âge et les soucis domestiques, d'admirables bachantes et d'horribles mégères. Les histoires affriolantes, les secrets dévoilés égayaient la vie du lavoir, et les scènes de jalousie éclataient entre jeunes poulettes, excitées par les insinuations perfides des vieilles commères. Dans ces querelles d'ordre intime, le *baceou* entraînait souvent en lice. C'était l'argument frappant par excellence, lorsque les petites blanchisseuses, non contentes de laver le linge de leurs pratiques, se passaient mutuellement à la *bugado*. Alors, c'était entre les deux adversaires un assaut de gestes et de paroles où il ne fallait pas exiger la décence et la courtoisie. Tous les potins qui couraient sur l'une étaient,

pour que personne n'en ignore, minutieusement détaillés et amplifiés par l'autre ; mais celle-là ne demeurerait pas en reste avec son antagoniste et savait lui rendre largement la monnaie de sa pièce. Et la galerie de s'esclaffer, de s'esbaudir, et les matrones du lavoir de trépigner et de clabauder.

Mais où les *bugadiero* devenaient impayables, c'étaient lorsque quelque loustic échauffait leur bile par ses plaisanteries. Il suffisait, pour cela, qu'il fit mine de les compter du doigt. Oh ! Alors, il déchainait dans le lavoir un remue-ménage infernal. Malgré tout l'esprit que notre malin pût déployer, il n'arrivait pas à lutter contre l'ouragan d'invectives qui l'assaillait. Les mots les plus incisifs, les épithètes les plus fleuries du langage poissard le poursuivaient, le harcelaient et sifflaient à ses oreilles.

Le verbe agressif de cette terrible engeance ne respectait pas même le promeneur paisible, surtout si la nature l'avait gratifié de quelque défaut de conformation. Sa difformité donnait prétexte aux quolibets les plus cruels, aux railleries les plus amères. On l'accablait sans pitié, et ce que notre patient avait de mieux à faire, c'était de gagner au plus vite le tournant de route le plus proche ...

Après Saint-Roch, le quartier de Valbourdin, puis celui peu important de Saint-Antoine. Sur un monticule, un petit fortin déclassé : le Fort Blanc. Plus loin, à droite, un sentier monte au Fort Rouge couronnant un mamelon détaché du Faron ; la couleur de la terre a donné son nom à l'ouvrage, qui fait partie de l'ancienne ligne des fortifications, utilisées aujourd'hui comme casernes et magasins à munitions. Sur le versant ouest de la hauteur s'étagent les bassins de la Compagnie des Eaux. Le bassin supérieur, à 83 mètres d'altitude, d'une contenance de 8000 mètres cubes, est alimenté directement par la source du Ragas ; le bassin inférieur, à une trentaine de mètres au-dessous, d'une contenance de 6000 mètres cubes environ, reçoit le trop plein du premier et, au moyen d'une machine à vapeur élévatoire, les eaux de la source Saint-Antoine qui sont en contrebas.

Après le poste de l'Octroi, commence la série des moulins condamnés maintenant à un éternel chômage. Fini l'heureux temps où l'eau coulait abondante dans le béal, fertilisant les campagnes, fournissant aux meules la force motrice ! Quelle joie, quelle fraîcheur, quelle fièvre de travail, quelle richesse régnaient alors dans les Dardennes ! Alors, il y avait toujours quelques grands voiliers chargés de grains, amarrés le long des quais, et leur débarquement donnait lieu à une animation que les jeunes ne verront plus. Alors, la corporation des portefaix était des plus florissantes. Et là, sur le grand carré du port, dans la vibrante lumière, déchargeurs, cribleurs, ensacheurs, porteurs, se démenaient dans une fébrile activité. C'est dans cette classe si intéressante de travailleurs, que Puget choisit les modèles de ses cariatides du balcon de l'Hôtel de Ville. L'un deux, Marc Bertrand, surnommé Marquetas, était d'une force prodigieuse : il monta, dit-on, à lui tout seul, sur ses épaules d'hercule, une lourde cloche, au sommet du campanile de l'église du Muy...

Voici, sur la gauche, ménagée dans le roc, une poudrière. C'est le dernier des quatre magasins blindés qui s'échelonnent sur la rive du Las, desservis par une voie spéciale qui s'embranché, près de l'Escaillon, sur la grande ligne P-L-M.

Nous allons dans la campagne. Qu'elle est jolie, parée du vert si tendre des premières feuilles ! C'est bien ce renouveau de la nature qui égaye et enchante les cœurs, et il n'est pas de remède plus salubre contre l'horrible spleen, qu'une course vagabonde dans l'air pur et large des champs, dans la joie ensoleillée des paysages !...

Tout appelle nos regards. Tout, dans l'atmosphère matinale, se dessine, se nuance avec la grâce exquise d'un délicat pastel. Les escarpements du Faron, les puissantes assises du Baou des 4 Vents et du Caume, teintés d'un bleu grisâtre, se détachent sur l'azur du ciel avec la légèreté d'une esquisse. Sur la rivière, des ponts rustiques s'arc-boutent, tout enguirlandés de lierre et de plantes parasites, charmants de vétusté et de grâce pittoresque. Aux flancs rugueux du Faron, des bastides blanches s'accrochent, perdues dans le moutonnement argenté des oliviers. Ça et là, des cyprès se dressent comme la hampe d'un drapeau enfoncé dans sa gaine. Sur les berges élargies, devant les maisonnettes, des enfants joufflus se traînent et jouent au milieu des poules qui picorent et gloussent. Par des sentiers rocailleux des femmes montent de la rivière portant de larges tians remplis d'un linge d'une blancheur immaculée.

A mi-hauteur, sur un ébrèchement de l'arête occidentale, la tour de l'Hubac est campée crânement ; on aperçoit, couronnant les sommets, des ouvrages, casernes, magasins, batteries, qui font de tout ce massif

une imposante citadelle. Si l'on se retourne, on voit Toulon s'étaler là-bas, au bord de la mer bleue.

Encaissé dans son lit étroit, le Las coule capricieusement, lent ou rapide, suivant que les obstacles arrêtent ou précipitent sa course. Parfois, sous le couvert des grands arbres, les eaux semblent dormir, reflétant en ombre profonde le dôme des hautes frondaisons. Ici, la feuillée s'éclaircit, le courant s'infléchit et la rivière prend des allures de torrent rageur ; elle s'élance, dégringole les trois ou quatre marches d'un barrage, tombe en cascade bruyante toute emperlée de soleil, écume, bouillonne, repart comme un trait, se livre à mille folies, s'insinue à travers un dédale de rocs enchevêtrés, aux saillies desquels elle déchire sa jolie traine argentée.

Suspendue au-dessus de ces rives agrestes, des campagnes, des guinguettes se succèdent, enfouies au milieu d'un luxe de verdure, bosquets, tonnelles, charmilles, où l'on peut goûter un repos plein de délices et de rêves, sous le bercement du chant rythmique des eaux.

Près du cinquième moulin, dit moulin de Saint-Pierre, la route bifurque : une voie large, belle et neuve, monte au bourg escarpé du Revest, l'autre continue vers Dardennes. A cet embranchement, une petite chapelle, où les habitants des jardins environnants peuvent venir, le dimanche, assister à la messe.

Nous laissons, sur la droite, le chemin qui s'enfonce dans le vallon solitaire des Favières ; par là on va à Tourris et à la Valette. Après un pont franchi nous débouchons sur une large esplanade ; un groupe de maisons, un café, une scierie à bois détruite par un incendie : ce sont les Dardennes.

Que l'endroit est ravissant ! De l'eau, de l'eau partout ! Elle suinte des roches, court dans le béal, bruit sous les herbes, s'engouffre dans les caniveaux, se joue dans les rigoles, stagne en flaques sur la route, se recourbe en cascades irisées. Ici, une prairie en miniature. Là, un vieux moulin s'est transformé en café. Le dimanche, la jeunesse y danse sous le berceau des platanes et saules pleureurs. Des sentiers couverts, taillés dans l'ocre des parois, descendent à fleur d'eau. Que de couples ont dû s'y égarer entre deux contre-danses.

Là-haut, bien en évidence, le château Bougarel, qui fut la résidence des anciens évêques de Toulon, barre le chemin de sa vaste et massive façade. De majestueux marronniers ornent une spacieuse terrasse et lui font une ombre dense et fraîche.

Au château est attenante la *Salle Verte*, émeraude enchâssée dans le chaton des collines. La prairie frissonne sous les caresses de la brise et, sur ce mouvant tapis, pâquerettes, coquelicots, bleuets, boutons d'or combinent de chatoyantes mosaïques. C'est une gaie symphonie de couleurs, un ondoyant pavois de fête.

Par des pentes raides et lisses on descend au bord du Las. Les pins, les chênes qui s'élancent des berges sont superbes de sève et de hauteur. Leur ramure s'entrelace en une ogive svelte, vibrante et sonore. Le gazouillis des oiseaux, le bruissement des feuilles, le susurrement de la rivière emplissent ce lieu d'une musique à l'harmonie adorable et troublante. Des lierres centenaires couvrent toute la hauteur des parois, habillent le tronc des arbres, s'élancent aux frondaisons, jettent des ponts fragiles entre les rives, retombent en guirlandes gracieuses ou en chevelures longues, traînantes, filamenteuses.

Sous la verdoyante coupole l'eau se prélassa avec paresse. Ici, délicieusement moirée, elle s'étale en une nappe tranquille. Des mousses, des herbes fines en tapissent moelleusement le fond. Dans son frais cristal, de jeunes platanes, des figuiers trempent leurs branches basses et frémissantes. Plus loin l'eau rit sur un lit de cailloux, et dans ses plissements, légers comme des nervures, dansent des filigranes d'or. A l'ombre des talus moussus elle se fonce en un noir luisant de jais, qui lui donne des apparences de gouffre. Sous un rayon de soleil qui troue la cépée, elle miroite comme un fragment de glace brisée. Autour des blocs qui émergent en chaussée, elle tuyaute les ruches d'une collerette, elle dispose une garniture de bouillonnantes dentelles. Là-bas, elle s'enfuit au loin, dans un arc lumineux, avec dilution d'absinthe.

Des rainettes grâciles sautent hors de l'eau et s'accrochent aux tiges des joncs ; des mouches d'or voltigent comme de minuscules feux-follets ; de vertes demoiselles, aux ailes de crêpe, rasent le cristal lisse dans lequel elles se mirent, et de petits poissons nains glissent par bandes, en tâches noirâtres, et se réfugient au moindre bruit dans les cavités des berges.

On jouit ici d'un calme heureux, idéal. Dans cette paix, dans cette poésie qui vous enveloppe, on se sent

réconforté et rasséréné. On subit le charme de cette douce retraite. On y oublie les préoccupations égoïstes, les mondanités banales, les querelles absurdes, les jalousies mesquines. On sent la nécessité de venir, souvent, se retremper dans cette éternelle fontaine de Jouvence qu'est la nature. Elle suffit seule à nous donner de pures et profondes jouissances d'art. De quelles câlineries n'environne-t-elle pas celui qui découragé, accablé, se réfugie en son sein ! Elle le berce, endort ses peines par des chants d'une tendresse toute maternelle. Pour celui qui l'adore, elle a des coquetteries d'amante ; à mesure qu'il la connaît mieux, elle se montre à lui toujours parée de quelque nouvelle grâce, de quelque nouvel attrait ; elle lui réserve toujours quelque plaisir encore inédit. Elle lui tisse des rêves d'or, fournit à son imagination de délicats motifs d'inspiration, et entretient enfin ses illusions. L'illusion n'est-ce pas l'attente heureuse, l'horizon d'espérance, le bonheur !

Au loin, dans la vallée, les modulations d'une flûte s'égrènent souples et vives comme les vocalises d'un rossignol ; et nous nous reportons à ces temps de l'âge d'or où Apollon, sur les bords de l'Amphize et du Penée, apprenait aux bergers à se servir du champêtre pipeau.

Nous quittons ce lieu enchanté. Le vallon devient sauvage, s'étrangle de plus en plus ; à un tournant, sur la droite de la rivière, la maison du chef fontainier s'abrite contre l'écran des rochers. D'ici part le tunnel de 900 mètres de longueur, creusé dans la montagne pour aller capter les eaux si fraîches et si pures du Ragas. Des lauriers roses parent les rives d'une haie fleurie, des touffes de genêts odorants poussent à foison dans le sentier, et des grappes de lilas sauvages se penchent vers le courant du béal guilleret. Devant nous, un joli pont antique et vénérable. Son arche a conservé sa courbe élégante, et le lierre cache les blessures du temps sous une ample et vivace décoration. A droite, encore un moulin, nommé le « Colombier ». Sur un des côtés de la bâtisse, un palmier met, dans ce paysage quasi alpestre, une note particulière d'exotisme. Maintenant, à 190 mètres d'altitude, on aperçoit distinctement le bourg retransché du « Revest ». Tout ce versant est planté d'oliviers. On dirait une armée d'assaillants, tentant un assaut sous le couvert protecteur de larges boucliers. Le « Revest » fut, dit-on, la citadelle des premiers habitants de Toulon : les Camatuliciens. Les Romains y installèrent une teinturerie de pourpre vers l'an 150 avant J.-C. Le *murex*, pêché abondamment sur les côtes de St-Mandrier, leur en fournissait les éléments. Ce sont eux qui élevèrent la tour carrée qui commande la hauteur. Au pied de l'éminence sur laquelle s'édifie le village, les sources de la « Foux » et du « Figuier » sortent en bouillonnant du milieu des cailloux, formées par la réunion de minces filets d'eau qui courent de tous côtés sous les pierres et se répandent dans le lit du Las.

On est au milieu d'un décor farouche. Les grands soulèvements du Baou et du Caume s'élèvent en de formidables gradins. Tout le relief, toute la structure puissante de ces escarpements s'accusent nettement dans la pure clarté du jour. Les sommets dressent leurs fronts altiers, austères et dénudés, tandis que les bases plongent dans un remous de verdure. Des cavernes, des rugosités trouent et tailladent les flancs de ces massifs, plissés et cabossés comme des peaux de pachyderme... Là, au dessus du Revest, une tache blanche éclate dans la pierre grise, c'est une carrière de grès friables, semblables à ceux de Ste-Anne. Sur les croupes extrêmes, sont établies des batteries qui commandent tous les passages de Toulon par le Nord-Ouest.

Le défilé devient profond, accidenté. Un sentier de chèvre, capricieux, embroussaillé de myrtes, de lentisques, de cistes, adhère à la paroi. Une maigre toison de pins laisse percer en maints endroits les aspérités de la pierre nue. Le fond du ravin est obstrué d'éboulis, qui disent les furieux assauts livrés par le torrent à la roche, quand, après les grandes pluies, les eaux emplissent la cavité du Ragas et s'élancent dans la gorge avec l'impétuosité d'un gave, se fracassant contre les blocs qu'elles arrachent, roulent, entassent. Bientôt la gorge se ferme en cul-de-sac. En face de vous, une énorme ouverture baille, dessinant comme l'empreinte d'un pied gigantesque. Une grille, pour prévenir des accidents, défend l'approche du gouffre où, autrefois, une échelle permettait de descendre. Aujourd'hui, des éboulements ont comblé l'excavation à moitié.

Au milieu de cet âpre décor, de cette solitude, l'aspect de ce trou noir et béant, semblable à la gueule d'un monstre prêt à happer une proie, vous inquiète et vous impressionne. Des oiseaux noirs volent aux alentours, et leurs cris rauques résonnent sinistrement dans ce site sauvage.

Le Ragas, dont l'ouverture entaille verticalement la montagne à sa base, est un vaste réservoir souter-

rain où se réunissent, après filtration à travers les couches rocheuses, toutes les eaux de pluies tombées sur les hauts plateaux du Caume, du Grand Cap et de la Limate. La profondeur de cette cavité est de 66 mètres au point d'émergence des eaux. Après leur captation, celles-ci sont amenées par une conduite en fonte, entourée de béton et établie à flanc de montagne, dans les bassins de la Compagnie, au quartier de Saint-Antoine. Sur le parcours, se détache une conduite spéciale qui fournit de l'eau à la ville de La Seyne et à l'hôpital de Saint-Mandrier.

Du bassin inférieur, part la canalisation qui dessert les grands faubourgs de Toulon : Saint-Roch, Pont-du-Las, Saint-Jean-du-Var, Mourillon, et aboutit au bassin voûté du Cap Brun, d'une capacité de 2000 mètres cubes.

Il existe encore, au quartier de Sainte-Catherine, une autre source, celle de Saint-Philip, qui n'est en quelque sorte qu'un très grand puits, dont l'eau, puisée au moyen d'une machine à vapeur, est amenée au bassin dit Saint-Philip, d'une contenance de 560 m. c. à proximité du fort Sainte-Catherine.

L'eau du Ragas est fraîche, limpide, de toute pureté. Celle de Saint-Antoine est loin d'être pure. Quant à celle de Saint-Philip, elle est d'une nocuité scientifiquement reconnue. Et pourtant, avant 1887, on ne buvait à Toulon que des eaux de Saint-Antoine et de Saint-Philip ! A cette époque intervint le traité avec la Compagnie des Eaux. L'introduction de la source du Ragas dans l'alimentation devait réformer le régime des eaux potables. Il n'y eut, hélas ! qu'amélioration, car, par un traité regrettable, la Compagnie a été autorisée à céder à la ville de La Seyne les eaux nécessaires à ses services publics et privés, et à l'hôpital de Saint-Mandrier un maximum de 200 mètres cubes.

Et ce fut précisément l'eau saine du Ragas qui servit à alimenter notre voisine. Ce fut autant distraire pour Toulon, qui doit, en été, se contenter de la faible quantité d'eau du Ragas qui se déverse du bassin supérieur dans l'inférieur, à laquelle on mélange les eaux adultérées de Saint-Antoine. Toulon se trouve donc rationnée en eau alimentaire. Et cependant, avec son débit d'environ 150 litres à la seconde, le Ragas pourrait suffire à la consommation de la ville. Quand donc lui rendra-t-on la totalité de la source ?

Perfectionner le régime des eaux, c'est offrir à la ville une garantie de bonne hygiène. C'est la mettre à l'abri des fièvres typhoïdes et des épidémies cholériques. C'est l'assainir mieux que par la création des égouts. Il s'agit pour cela de faire une distinction entre l'eau potable et l'eau de vidange. Pour la première, la source du Ragas sera seule utilisée. Pour la seconde, on usera de celles de Saint-Antoine et de Saint-Philip. Mais il importe d'établir pour chaque qualité d'eau une canalisation spéciale, au lieu qu'il n'en existe actuellement qu'une seule, où sont mêlées des eaux de sources et de vertus différentes.



La bugadière par Jean Meiffret
Fonds documentaire AVR

Sommaire :
George SAND au Revest en 1861



Président fondateur : Charles Aude
Bulletin n°52 - Mai 2010 -
Amis du Vieux Revest et du Val d'Ardène
Mairie-Place Jean Jaurès
83200 – Le Revest-les-Eaux

Plaquette botanique 28 mai 2016

Amis du Vieux Revest et du Val d'Ardène

Loisir et Culture

AMIS DU VIEUX REVEST ET DU VAL D'ARDÈNE
LOISIR ET CULTURE
LE REVEST - LES - EAUX

28 MAI 2016

La botanique dans l'œuvre de George Sand

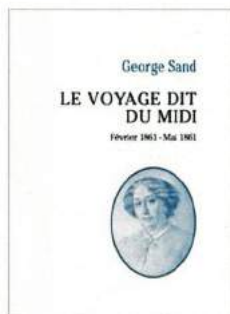
Conférence de Jean-Claude Autran



Liste des plantes

revestoises citées par

George Sand



La botanique dans l'œuvre de George Sand

MERCREDI 17 AVRIL 1867
VALLÉE DE DARDENNE

- MYRTE
- LAURIER ROSE (dans les fentes des rochers)
- PEUPLIERS
- AULNES (autour des moulins)
- OLIVIERS (ramassés et poudreux)
- PINS (généralement rabougris)
- CISTES
- ANTIRRHINIUM MAJUS (beaux)
- MUFLIERS JAUNES ET ROSES (grands)
- CENTRANTHES (beaucoup de)
- ORNITHOGALES OMBELLÉES
- ARUMS (énormes)
- SAUGES
- BRUNELLES
- ORCHIS VERT (petit et à longue languette et à deux feuilles)
- CORONILLA-JUNCEA (assez grande)
- ALOËS (d'une certaine taille)
- CONSOUDES
- MÉLINETS
- BRIZA MINOR
- VIGNE (très en retard dans la gorge)
- L'ORCHIS est le LISTERA OVATA (genre à part voisin des epipactis et des satyriens)



LUNDI 6 MAI 1867
LE REVEST

- CEILLET BLEU de la route de Roquefavour (1) charmant. Est-ce un œillet ? J'en doute.

La botanique dans l'œuvre de George Sand

- CENTAURÉE (nouvelle pour moi)
- PITTOSPORE DE CHINE (comme je n'en ai jamais vu, un arbre véritable, couvert de fleurs, et tout penché sur le mur de la terrasse (3))

MARDI 14 MAI 1867
LE RAGAS (1) DE DARDENNE

- LES PINS (sont toujours noirs et déjetés, bossus, malheureux)
- LES MYRTES (deviennent presque des arbres)
- LES SMILAX (enveloppent tout de leurs lianes épaisses)
- LES LENTISQUES (sont assez frais, très serrés)
- LES CHÊNES COCCIFÈRES (brillent au soleil comme des diamants)
- CYTISES
- CORONILLES
- JONC
- MYRTES (superbes)
- LAURIERS ROSES
- SMILAX ARBOUSIER
- CISTES (MONSPEL 6) (pas d'autres)
- SILÈNE ROSE (qui n'est ni un silène, ni un lychnis, ni un œillet) (saponaria acymoïde)
- NIGELLE DE DAMAS (dans la gorge du Ragas)
- OSYRIS ALBA (dans la vallée des moulins)
- LOBÉLIE (je ne sais laquelle)
- PAVOTS JAUNES SANS CŒUR NOIR GLAUCEA



PRINTEMPS
2016

VENDREDI 17 MAI 1867
SALLE VERTE

-aucune description de plantes-

MARDI 21 MAI
COUDON-LA VALETTE

à la verrerie et au château de Turris ou Touris - aucune description de plantes-

NOTES de Maurice JEAN

6 MAI

(1) Roquefavour : localité des Bouches-du-Rhône dans la banlieue d'Aix-en-Provence. George Sand fait ici probablement allusion à une variété d'œilletons sauvages qu'elle avait trouvés près de Roquefavour quand, en 1839, elle ramena Chopin malade à Marseille.

(3) Un pittospor de chine : il existe encore un pittospor de chine près de l'entrée du château de Dardenne. Est-ce un rejeton de celui qu'avait vu George Sand ?

14 MAI

(1) Ragas : Mot provençal pour désigner un gouffre dans lequel vont se perdre des eaux. On dit encore : « ragage » ou « regage » ou « garagai »
(6) Monspel : Monspeiliensis = de Montpellier



AVR.loisiretculture@gmail.com
revestou.fr





A la suite de l'article de George SAND à Tamaris que nous avons publié la semaine dernière, un de nos lecteurs, des plus érudits, nous a écrit au sujet du roman *La Confession d'une jeune fille*, que la « bonne dame » publia quelques temps après celui de *Tamaris* et dont l'action se passe également dans le cadre de Toulon, mais, cette fois, dans la partie montagneuse de sa banlieue.

C'est avec plaisir que nous donnons quelques extraits de la lettre de M. Schwartz (?) se rapportant à un illustre écrivain qui a honoré grandement notre cité en séjournant dans ses environs et en choisissant nos paysages pour y situer le sujet de plusieurs de ses études, et non des moindres :

« ... Je ne vous apprendrai sans doute rien en rappelant que George SAND n'a pas seulement tracé dans son œuvre des tableaux prestigieux de notre littoral toulonnais. Elle a écrit, probablement pendant son séjour à Tamaris, et publié quelques années plus tard un autre roman : « La Confession d'une jeune fille ». L'action se déroule, cette fois, dans la région située au nord de Toulon, et allant de Tourris aux Pomets, en passant par Dardennes et le Revest.

Comme dans le roman « Tamaris », George SAND a mêlé quelques événements pris dans la réalité, à une fiction de son imagination. Elle a donné au centre de l'action le nom de « Manoir de Bellombre », sous lequel il est facile de reconnaître le château de Dardennes. Elle confond volontairement les Pomets et le Revest, mais ses descriptions sont pleines de vérité et montrent qu'elle a parcouru cette région accidentée, aussi bien que pouvaient le faire les plus hardis excursionnistes.

En lisant ce roman, on se représente ce que devait être la vallée de Dardennes, lorsqu'il y avait onze moulins à blé en action sous l'effort des eaux du Béal. George SAND a noté avec exactitude jusqu'aux essences des arbres rencontrés dans cette vallée, elle en a décrit le caractère pittoresque et quelquefois sauvage, comme au moment d'une crue subite de la rivière ... »

Notre lecteur a parfaitement compris le caractère descriptif qui est un des principaux charmes de cet écrivain, et ce charme agit particulièrement sur nous, lorsque les paysages qu'il dépeint sont ceux de no-

tre région toulonnaise, comme dans *Tamaris* et la *Confession d'une jeune fille*.

Au contraire de certains auteurs, George SAND n'invente pas le cadre à situer une intrigue romanesque. Celui qu'elle choisit existe réellement, s'est offert à ses yeux. Elle l'a parcouru en tous sens, en a relevé tous les accidents géologiques et la variété de sa flore. En fidèle disciple de Jean-Jacques ROUSSEAU, elle anime le récit de son profond sentiment de la nature et elle le nourrit de sa science botanique.

Dans *Tamaris*, non seulement elle nous avait décrit avec un rare talent pictural les sites captivants de notre merveilleux littoral, mais encore tout le farouche impressionnant des gorges d'Ollioules, les curiosités excentriques des grès de Saint-Anne d'Evenos, la majesté austère du Coudon.

Dans la *Confession d'une jeune fille*, c'est particulièrement la poétique vallée de Dardennes, sa jolie salle verte, son effrayant gouffre du Ragas, les Pomets, le Revest, qui fournissent à l'écrivain des pages de description exquise. Et nous nous sommes délectés à savourer toute la vérité et la couleur des tableaux que retrace sa plume artiste, tableaux que nous avons contemplés souvent nous mêmes, alors que les sources coulaient librement, susurrant sur les galets arrondis, prenant des teintes d'émeraude sous les ombrages touffus de la salle verte, tuyautant des collerettes argentées autour des blocs d'un barrage et faisant mouvoir, plus bas, les nombreux moulins échelonnés, sur le cours de la rivière du Las. La vallée présentait alors un spectacle de labeur joyeux, se rythmant aux tic tac des grosses roues hydrauliques, au ronflement des meules, aux « balin-balan » des lourdes charrettes chargées de sacs de blé venant de la ville et rapportant aux boulangers les ballets de gruaux fleurs et minets extra ... Comme George SAND a bien vu, saisi, traduit tous les contrastes de notre nature provençale et les antithèses violentes qu'offrent nos décors toulonnais, mais toujours si harmonieux de formes et de couleurs, grâce au prestige et aux artifices subtils de notre lumière !

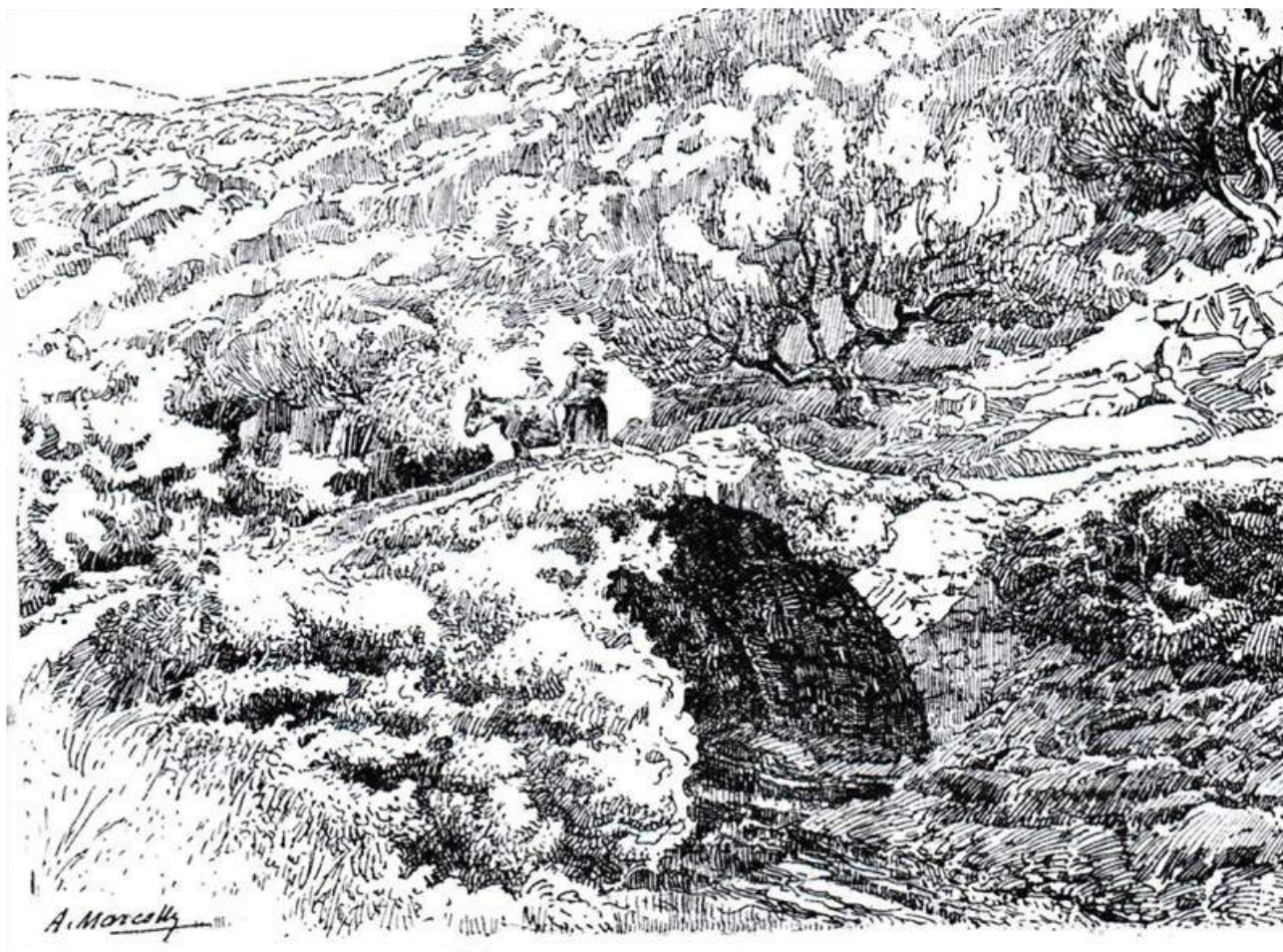
« La vallée de Dardennes, dit-elle, qui a de l'eau toute l'année, est une oasis dans ce désert ; le pays environnant n'est qu'un chaos de roches pittoresques ou des corniches élevées, plates, pierreuses, désolantes à parcourir et à voir ... »

« Bien que notre manoir fut planté dans la partie la plus fraîche et la mieux arrosée de la gorge, autour de nous, les montagnes nues avec leurs croupes cendrées et leurs cimes de calcaire blanc brûlent les yeux et purifient la pensée. C'est un beau pays quand même, dur de formes, largement ouvert au soleil, jamais mesquin, jamais maniéré ... »

Puis, c'est la salle verte : « Petit cirque de rochers à pic, couverts de végétation, ou la Dardenne arrivait en cascates sur de gros blocs disposés avec une grâce sauvage s'arrêtait tranquillement pour former un tout petit lac, et sortait en recommençant à bondir et à gronder. »

Quant au Ragas : « C'est un puits naturel où à une profondeur effrayante, dort une eau muette que l'œil peut à peine saisir. L'ouverture de ce puits est une grande fente verticale, tordue et béante au flanc du rocher à pic, et dans l'échancrure de laquelle pousse un beau pistachier, le seul dans cette région, jeté avec grâce sur cette chose grandiose et désolée ... »

Tous ces sites ont bien un peu perdu de leur ancien charme rustique depuis la captation des sources et la construction du barrage ; le florissant commerce de la meunerie s'en est allé, lui aussi, de la jolie vallée, aujourd'hui triste et silencieuse ... Quoiqu'il en soit, par ces quelques passages pris, çà et là, dans la *Confession d'une jeune fille*, on peut se rendre compte combien notre paysage toulonnais tient de la place dans ce roman du fécond écrivain. Cette œuvre est moins connue que celle de *Tamaris* ; mais nos concitoyens se doivent de les avoir lues l'une et l'autre, car elles se complètent, pour ainsi dire, par les descriptions délicieuses qu'elles renferment sur notre Provence austère et ardente et sur les paysages divers si chauds de ton, si purs et nobles de lignes, si sévères et si tendres, si expressifs, si distingués, si émouvants, si radieux de notre terroir toulonnais.



Dessin du pont médiéval du moulin du Colombier avant la construction du Barrage de la Haute Vallée de Dardennes

PS : Souvenirs d'enfance de M. JEAN (ancien Président des Amis du Vieux Toulon) : « Alors que je lisais *Tamaris*, mon père me fit fermer le livre et le récita par cœur. Son instituteur lui avait fait apprendre ce texte pour la préparation au Certificat d'études primaires afin de découvrir la géographie locale (entretien avec Claude CHESNAUD en juillet 2011)

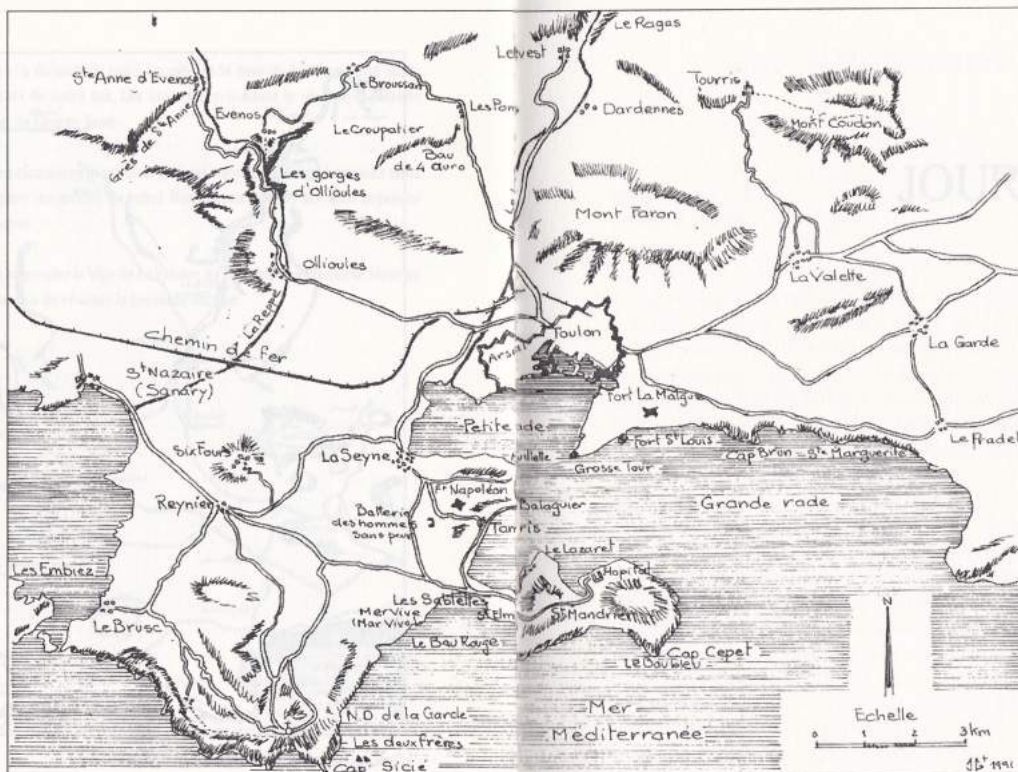


Aquarelle du pont du Colombier réalisée par Maxime Collignon (1849—1917) acquise par Andrew Schofield. Avec son aimable autorisation.

**Cartes des excursions à l'est et autour de Toulon, de Jean Gabiot
extraites du *Bicentenaire George Sand, hommage varois* (Ed. Alamo 2005)**



Carte des excursions à l'Est de Toulon (Jean Gabiot - D.R.).



Carte des excursions autour de Toulon (Jean Gabiot – D.R.).

Introduction de Maurice Jean—1992—Voyage dit du midi.

(Ed. Livres en Seyne 2012)

Evidemment elle n'a pas tout dit. Ainsi font les grands artistes. Ils sortent de la réalité confuse ce qui pourra être un jour utilisé dans une œuvre à venir et à laquelle ils n'ont encore point pensé. George Sand, dans les mois et les années qui suivront son séjour à Tamaris, écrira deux romans et une pièce de théâtre (Tamaris, la confession d'une jeune fille, le Drac) dont l'action se déroule sur cette côte où elle a vécu trois mois. On retrouve dans chacun des éléments déjà signalés dans le Voyage du Midi. Les personnages secondaires de ces romans ou de cette pièce trouvent une partie de leur âme dans ceux qu'elle a évoqués dans les pages ici publiées. Le cocher Matheron et le commissaire Gouin deviendront le cocher Mareval, et le marin retraité Pasquali, par exemple dans Tamaris. Il y aura des traits de Rose Bourgarel, propriétaire du château de Dardennes, dans la confession.

D'UNE JEUNE FILLE.

43

enfants ont pour père et mère, avant tout, le soleil. Plus tard, s'accusant modestement de n'avoir point développé son intelligence, elle me poussa à la vie de l'esprit et se plut à voir prendre à ma personnalité toute l'extension possible. C'est dire que je fus bien gâtée; mais je tiens à constater qu'on agit ainsi par système, et non par négligence.

VII

La demeure de ma grand'mère était comme le cadre nécessaire à sa douce image. Dans cette vieille maison lourde, carrée, insignifiante de formes, et sur ces roches ardentes qui l'élevaient au-dessus du lit de la Dardenne, la châtelaine s'était créé peu à peu une oasis de repos, de silence et de fraîcheur. Elle n'avait, à aucun prix, voulu vendre ses vieux arbres à la marine, cette implacable ennemie des ombrages du littoral. La maison était tout enveloppée d'ombre, et on y regardait à deux fois avant de couper une branche qui menaçait d'entrer dans les chambres. En outre, on avait laissé s'étendre les vignes, les chèvre-

feuilles, les rosiers grimpants, les bignones et les jasmins des Açores, dont les berceaux s'étaient, dans le principe, arrondis sur les piliers à l'italienne qui dessinaient les allées du parterre; leurs guirlandes s'entre-croisaient de toutes parts sur des fils de fer, si bien que tout le jardin en terrasse était couvert de fleurs et de feuillages. Les plantes basses en avaient nécessairement disparu, on les cultivait au flanc de la colline. Ma grand'mère vivait sous son berceau et chérissait exclusivement certains arbustes exotiques dont jadis son mari avait, de ses lointains voyages, apporté la semence, entre autres un pittospore de Chine qui était devenu un arbre véritable, et dont le tronc lisse et noir se penchait en dehors de la terrasse et masquait un peu aux fenêtres du salon la grande et sereine perspective de la mer. On se résignait à sortir pour la regarder. Le pittospore était si beau, si chargé de fleurs au printemps, il donnait une ombre si persistante, et un arbre de cette espèce et de cette venue était si rare en France, que c'eût été un sacrilège même de l'ébrancher.

Naturellement je trouvais le jardin de la terrasse un peu étroit et un peu fermé. Je préférais le précipice de la Salle verte, où l'on arrivait par le potager quand l'eau était basse, mais où j'aimais à pénétrer par un passage étroit et dangereux sur

les rochers situés en amont. Cette Salle verte était un petit cirque de rochers à pic couverts de végétation, où la Dardenne arrivait en cascates sur de gros blocs disposés avec une grâce sauvage, s'arrêtait tranquille pour former un tout petit lac, et sortait en recommençant à bondir et à gronder. C'était un délicieux endroit, mais où il ne fallait pas s'endormir en temps d'orage, car une crue subite du torrent pouvait vous couper la retraite par l'une et l'autre issue. Il m'était défendu d'y aller seule; aussi, dès que j'étais seule, je ne manquais pas d'y aller.

Au-dessous du château et en aval de la Salle verte, nous avions un vieux moulin alimenté par un canal d'origine moresque et toujours bien entretenu, qui nous amenait les eaux de la belle source de la Dardenne. Le torrent de la Salle verte n'en était que le trop-plein. Ce canal, réuni plus bas au torrent, formait une véritable rivière qui allait faire tourner d'autres moulins dans la direction de Toulon. Toute la gorge, fortement inclinée vers la mer, descendait en étages de plus en plus spacieux. Au pied de la longue et imposante montagne du Pharon, du point où nous étions, nous dominions un paysage immense de profondeur, resserré dans de hautes et fières collines, et terminé par une muraille d'azur, la Méditerranée.

j'apprenais très-bien mes leçons, et tout le monde était enchanté de moi, — j'avais obtenu de ma grand'mère, comme récompense de mon édifiante conduite, d'aller voir le Régas avec Frumence,

Marius et Denise. Le Régas, ou régage, ou ragage, ou ragas, car ce nom générique s'applique, avec toute sorte de variations patoises, à tous les abîmes de nos montagnes, est un puits naturel, où, à une profondeur effrayante, dort une eau muette que l'œil peut à peine saisir. L'ouverture de ce puits est une grande fente verticale, tordue et béante au flanc du rocher à pic, et dans l'échancrure de laquelle pousse un beau pistachier, le seul de cette région, jeté avec grâce sur cette chose grandiose et désolée. La terrasse qui sert comme de palier à cette porte de l'abîme est une sorte d'impasse qui se présente comme le dernier gradin accessible au pied d'une dernière cime, et qui forme un jardin sauvage rempli d'arbres et de fleurs au milieu de roches éparses et de formidables débris.

Pour arriver là du lit de la Dardenne, il faut gravir à pic pendant une demi-heure. Marius, n'en pouvant plus, se jeta sur l'herbe après avoir déclaré toutes choses affreuses dans cet abominable endroit, et il s'endormit profondément. Je ne me sentais point lasse, et je trouvais l'endroit fort à mon gré sans oser le dire. Le grandiose par-

lait à mon imagination. La Méditerranée, vue de là, se dressait au loin, comme une muraille d'azur, entre les déchirures bizarres des cimes du premier plan. Les autres cimes échelonnées jusqu'à celle qui nous enfermait étaient blanches comme la neige; les pins tordus et déjetés qui grimpaient sur leurs flancs, les aloès qui remplissaient leurs crevasses, paraissaient noirs comme de l'encre. Les sommets tourmentés de l'arête que nous venions de franchir nous cachaient le fond de la vallée. C'était ardent et austère. Je m'y sentis exaltée et recueillie en même temps, et j'eus un effort à faire pour écouter les explications que nous donnait Frumence sur le phénomène du Régas. Il nous montra le lit desséché du torrent qui s'échappe de cette énorme bouche verticale quand les pluies ont rempli le gouffre.

— Ceci ne se présente qu'une ou deux fois par an, nous dit-il, quand il a plu sans interruption pendant deux ou trois jours. Vous voyez cependant que la pluie ne peut guère pénétrer par ici dans cette caverne; mais elle s'y insinue par toutes les fissures de la cime ou par des affluents cachés dans l'intérieur du massif. Elle s'y amasse comme dans un siphon; puis, quand le trop-plein est établi, elle s'échappe avec fureur, et va de chute en chute grossir le lit de la Dardenne, dont elle est

probablement une des sources les plus abondantes, mais la plus inutile, puisqu'elle manque d'issue habituelle. [Un jour peut venir où on essayera de creuser un canal souterrain du lit inférieur de la Dardenne au niveau de cette source. J'y suis venu souvent, j'y ai fait des expériences avec mon oncle, et nous avons constaté qu'en temps de sécheresse il y a toujours dans ce puits une énorme quantité d'eau improductive qui pourrait alimenter une ville comme Toulon; mais il faudrait découvrir, pour percer la puissante base de cette montagne, des forces supérieures à celles dont les hommes peuvent disposer maintenant sans de trop grosses dépenses de temps et d'argent¹.]

Frumence, voyant que j'étais rêveuse, me proposa de faire l'herbier de la salle du Régas, et je l'aidai à remplir sa boîte de nigelles de damas dont les fleurs bleu de ciel, montées sur de hautes tiges grêles, étoilaient le sol, d'échantillons de cytise, de coronille joncée, de saponaire ocymoïde, de myrte, d'arbousier, de lentisque, de pin maritime, de smilax, de cyste et de lavande. Nous primes

1. Frumence prophétisait; aujourd'hui, la vapeur est venue en aide à la force humaine, et on est en train de faire ce que Frumence regardait comme utile et comme possible. (*Note de l'éditeur.*)

dans les buissons voisins l'osyris alba, la jolie aphyllante, diverses sortes d'hélianthèmes, la glauquée, et sur les rochers, le gypsophile blanc et vingt autres plantes méridionales que je connaissais déjà. J'ai gardé cet herbier, et je pourrais les nommer toutes; mais cela n'avancerait pas mon récit et ne servirait qu'à me rappeler une des journées les plus mystérieuses de mon enfance.

Quand le précepteur m'eut initié à cette petite flore alpestre, il m'engagea à me reposer. Je me couchai sur l'herbe à quelque distance de Marius, qui ronflait depuis longtemps, et je fis mon possible pour dormir un peu, sans en venir à bout. J'écoutais machinalement, sans curiosité aucune, et sans y prendre d'abord aucun intérêt, la conversation que Denise avait avec Frumence à quelques pas de moi. Comme j'avais couvert ma figure pour me préserver des insectes et du soleil, ils crurent que je dormais, et, quand je les écoutai avidement, je me tins tranquille pour les maintenir dans cette croyance. Je prends le dialogue au moment où il me parut bizarre. C'est Denise qui parlait d'une voix sourde et comme tremblante.

— Ah! vous enragez, monsieur Frumence; je vois bien que vous enragez!

— Pourquoi donc ça, mademoiselle Denise?

— Parce que sa figure est cachée et que vous ne

17 AVRIL (mercredi)

MAURICE EST REVENU. VALLEE DE DARDENNE

Très beau tems le matin, un peu de mistral à midi surtout le long de la mer. Mon torticolis est guéri mais le bras me fait plus mal qu'hier. Je me porte bien quand même sauf un peu de fièvre tous les soirs. Nous partons à midi dans le nouveau berlingot à Matheron, qui est plus commode que l'ancien. Il a travaillé comme un nègre pour le rendre un peu propre, et il a orné les sabots de la mécanique d'une paire de savattes [sic] qui fait le plus joli effet du monde. Il nous mène à la vallée de Dardenne¹⁶³ qui n'est qu'une gorge étroite, fertile, arrosée d'un beau ruisseau, où poussent des myrtes et des lauriers roses dans les fentes des rochers. Il y a aussi de tems en tems de beaux peupliers et des aulnes tout autour des moulins. Cependant ce n'est pas la fraîcheur et la différence annoncée par les indigènes. Au fond, ce qui domine, ce sont les oliviers ramassés et poudreux, les pins généralement rabougris, les cistes et toutes les plantes dures de ces terrains brûlants. On s'extasie sur la source qui est belle et claire, mais qui n'est abondante que *par comparaison*. Ce qui fait la beauté de ces étroits paysages, c'est la hauteur et la hardiesse de leurs parois, toujours théâtralement groupées, dessinées, dentées en scie ou renflées en ventres bizarres. Le derrière du Faron est aussi aride que le côté de Toulon. Il a son genre de beauté, sa couleur de cendre pâle, ses forts brillants et roses au soleil couchant, ses longues et singulières aiguilles de dalles énormes redressées verticalement. En somme c'est un pays pittoresque et une jolie promenade. Mais on dira ce qu'on voudra, j'aime mieux Gargillesse¹⁶⁴, et même Crevant¹⁶⁵ avec ses eaux vraiment vivantes et ses bois de hêtres magnifiques.

On m'avait promis par ici des forêts de châtaigniers¹⁶⁶ que je n'ai pas aperçues. Ils sont fort blagueurs ou se contentent de peu en fait de verdure, les Toulonnais ! En fait de plantes, de beaux *antirrhinum majus*, grands mufliers jaunes et roses, beaucoup de centranthes, d'ornithogales ombellées, des arums énormes, des auges, des brunelles, et un petit orchis vert à longue languette et à deux feuilles, que je ne connais pas, *coronilla-junceae* assez grande, des aloès d'une certaine taille, des consoudés, des mélinets, briza minor, je n'ai pas vu la grande – Glayeuls [sic] roses dans tous les blés. La vigne très en retard dans la gorge, malgré les myrthes et les lauriers roses qui ne se voient pas de ce côté-ci des montagnes. Nous revenons en voiture, la course est bonne pour le cheval à Matheron. Nous avons froid au bord du golfe de Toulon à La Seyne. En rentrant, nous trouvons Maurice arrivé, ayant bonne mine, content et pas fatigué de son voyage. Il a été à Nîmes, à Arles, à Aigues-Mortes, à Tarascon, à Orange. Il a vu toutes les antiquités avec attention. Nous dînons de bon appétit. Bésig avec Lucien. Manceau retape un croquis très joli qu'il a fait de la colline et de la tour du Revest avec le Baou de 4 heures derrière. C'est une très belle montagne que ce Baou, elle est couverte de petits pins sur ses flancs, le haut forme des terrasses escarpées de formes très hardies et il y a une grande pelouse au sommet, pas très riche, mais d'un joli velouté au coucher du soleil. Patiences. Un peu de travail à minuit. Lucien dort comme un veau, il n'a fait que se battre avec Marie. Je l'ai un peu débarbouillé dans le ruisseau pour le calmer.

L'orchis est le *listera ovata* genre à part voisin des epipactis et des satyrians.

14 MAI (mardi)

LE RAGAS²⁵⁰ DE DARDENNE

Grand mal de reins et mauvais sommeil. Je me lève patraque. Des coliques, malaise. Mais il fait un tems superbe, la mer est calme, immobile. Je songe à Maurice qui s'embarque à midi et qui aura du moins un bon départ et une belle journée. Je suis retardée par une lettre à répondre (M. Germain). Nous partons à midi, Dieu sait pour quel tour de force ! Nous allons au **Ragas**, **Ragasse**, **Ragaye**, tous les trois se disent, et il n'y a pas un nom propre qui ne soit modifié à volonté par tous ceux qui le prononcent. Matheron a donc le droit de dire mon **arnibus**, mon **ornibus**, mon **onibus**, de même que les Siciliens appellent Garibaldi Carobardo. Nous partons par une chaleur écrasante. Nous recevons une assez bonne ondée au faubourg de Toulon²⁵¹. Nos caoutchoucs nous préservent. Nous gagnons les moulins. Le tems de dégage et la chaleur reprend de plus belle.

Au pont de la Dardenne, Matheron qui s'est informé en route, prend, avant le pont, un petit chemin à droite²⁵², étroit et montueux mais pas du tout mauvais et bien plus beau que

l'autre pour la vue. Nous côtoyons en précipice la Dardenne qui a enfin de l'eau, en raison des pluies dernières. Une eau magnifique, limpide, rapide et grouillante. Nous arrivons par ce chemin au petit pont double, couvert de lierre, que Maurice a dessiné ; nous le passons et nous nous arrêtons au dernier moulin²⁵³, où Matheron trouve une écurie pour son cheval et un guide pour nous, un ouvrier meunier bien gentil et solide, sans lequel je crois bien que je ne serais jamais arrivée au Ragas. Il a un poignet de fer et sans me faire de mal il me hisse partout. Ah mais, c'est une escalade qui n'est plus de mon âge. C'est à pic, de roche en roche, quelquefois large comme le pied et au bord d'abîmes magnifiques. En somme il n'y a ni danger ni vertige. On peut bien se faire mal en tombant sur place, mais il n'y a pas de passages périlleux en réalité seulement. C'est très dur pour des jambes de 57 ans relevant de maladie. Mais c'est si beau que je n'y pense guère. La chaleur est atroce nous sommes ruisselants. Tout ça ne fait rien, le lieu est beau et le beau fait toujours des miracles. J'arrive un peu essoufflée, je me repose, je redescends et je ne suis pas du tout lasse.

La gorge que nous descendons à peu près à pic pour la remonter de même, est un superbe chaos de roches calcaires blanchâtres, aux flancs nus, entrecoupés ça et là de végétation assez riche en tant que buissons. Les pins sont toujours noirs et déjetés, bossus, malheureux, mais les myrtes deviennent presque des arbres et les smilax enveloppent tout de leurs lianes épaisses. Les lentisques sont assez frais, très serrés et les chênes coccifères brillent au soleil comme des diamants. Le torrent que nous traversons sur des blocs entassés, est à sec. En revanche, à partir de la source la Dardenne était si pleine et si belle que nous avons vu, en cascades admirables, les grands

escaliers circulaires des moulins²⁵⁴. Bien nous a pris de venir la voir le surlendemain d'une pluie. Il faudra peu de jours pour la dessécher et quand repleuvra-t-il ? Quant au torrent qui s'échappe du Ragas et qui va la rejoindre, il doit être splendide et former de belles cascades à chaque pas ; mais s'il coulait nous ne pourrions pas aller voir le gouffre, car il n'y a par là aucune espèce de pont. Enfin nous y sommes. C'est une grande fissure ovale tourmentée et tordue au flanc d'une montagne à pic. C'est d'un grand aspect, un grand accident dans un grand cadre. On est de plain-pied dans une sorte d'amphithéâtre irrégulier, impasse de montagne, et on a autour de soi les cimes toutes droites, toutes dentelées, s'appuyant sur des pentes raides couvertes de beaux buissons et de massifs d'arbres. A droite une dent superbe au premier plan, plus loin d'autres **dents** plus haut perchées. Derrière soi, la gorge qu'on vient de franchir tournant brusquement et formant encore une verticale grandiose. On ne peut pas voir le fond du gouffre. C'est un puits gigantesque que l'on a pourtant mesuré, des échelles descendent jusqu'au niveau de l'eau qui dans son état normal a dit-on 20 mètres de profondeur. Quand il a plu deux jours abondamment, l'abîme se remplit et l'eau arrive à s'échapper par la fissure. Elle y arrive en telle abondance et si violente qu'elle soulève et emporte des blocs énormes. Le meunier qui m'a servi de guide assure même qu'elle les apporte du fond du gouffre. Elle se précipite dans la gorge que nous avons franchie et va rejoindre la Dardenne. Mais le phénomène se produit rarement et presque jamais hors de l'hiver. Un **M. Morelli** a entrepris d'amener les eaux de cette source à Toulon qui est fort peu riche sous ce rapport. Il fait percer le rocher aux bords de la Dardenne, et compte pousser son tunnel jusqu'au niveau du puits souterrain, c'est une très belle idée et je crois très

réalisable, mais ça fait crier tous les messieurs qui croient qu'on leur prendra leur eau, et ça n'a pas l'air d'être encouragé, ni aidé largement, car il y a bien peu d'ouvriers et des petites machines bien petites. On dit que c'est tout ce qu'il faut. Alors gloire à l'industrie humaine, qui avec ses jouets mignons pénètre dans les entrailles de pareilles montagnes, roche compacte partout, dure comme le fer, ce sur une étendue d'au moins un quart de lieue.

Manceau fait un croquis. Je me repose au milieu des cytises, des lentisques, coronilles, jonc, myrtes superbes, lauriers roses, smilax arbousier, cistes (monspel²⁵⁵ pas d'autres), auprès des trous creusés par les martres dans une souche pourrie. Le meunier joue avec son chien. Marie qui a été intrépide se repose, Matheron fait des phrases et raconte des anecdotes. Il s'écrie avec enthousiasme en apprenant les éruptions d'eau du Ragas « Posiétivement c'est une eau qu'il doit avoir ouna force considérablou ». La source du Vaucluse communique selon lui avec je ne sais plus quelle montagne où un berger surpris par l'orage et l'inondation perdit tous ses moutons, faillit périr et vint se réfugier à Vaucluse²⁵⁶. Six mois plus tard la fontaine de Pétrarque en vomissant son trop plein lui rendit son bâton « **qu'il fortifia**²⁵⁷ sur son honneur que c'était son vrai baston marqué de sa marque²⁵⁸ à sa manche mais que pour le reste l'eau lui avait **toute** cornillé²⁵⁹ le baston ».

Nous redescendons sans trop de peine au moulin où je suis empoignée par une vieille dame [la propriétaire] un peu toquée, qui me parle de ses malheurs, des sarrazins, de l'impératrice, d'un rêve qu'elle a fait cette nuit. Bref elle me rase. Nous remontons en voiture et nous reprenons le chemin

qui nous a amenés. Le soleil qui s'était caché a reparu superbe, brûlant. Nous descendons à pied au bord de la Dardenne. C'est autrement beau que le Gapeau ! Nous marchons sur son lit de rochers et nous la regardons filer dans leurs angles, ombragée magnifiquement. Je retrouve mon silène rose, qui n'est ni un silène, ni un lychnis, ni un oeillet (*saponaria ocymoïde*). Nous remontons en voiture. Au bout de 10 pas on descend encore. Manceau fait un croquis que je lui demande ; après quoi, on repart et Marie oublie son chapeau sur une pierre. On ne redescend plus que 7 ou 8 fois pour ramasser des insectes et des plantes et nous rentrons à 8 h passées. Manceau ne dîne guère. Je mange pour deux encore aujourd'hui. Il retape son croquis ; je mets en presse la nigelle de Damas que j'ai cueillie dans la gorge du Ragas, l'osyris alba que j'avais cueillie à Hyères et que je retrouve dans la vallée des moulins, une lobélie, je ne sais laquelle, des pavots jaunes *sans cœur noir* glaucea. J'ai un peu de dérangement mais je ne suis pas du tout fatiguée ce soir.

Le Ragas de Dardennes

Plusieurs sources donnaient jadis naissance au cours d'eau du Las ou de Dardennes. Elles s'épanchaient au pied du pittoresque village du Revest, dominé par l'imposante « montagnette » du Mont Caume, puis allaient se jeter à la mer au fond de la petite rade. Depuis la construction du barrage en 1912, les sous-écoulements de ces sources sont noyés la plus grande partie de l'année. Lorsque le barrage est plein, l'eau se trouve à la cote 123 m mais en période de sécheresse, elle peut descendre à la cote 110 m.

Aujourd'hui, le Las est un petit fleuve côtier qui prend sa source dans la Retenue de Dardennes, elle-même alimentée par les sources du Ragas. Le Ragas, situé quelques centaines de mètres en amont, fait office de regard sur la nappe d'eau qui alimente ces sources. Quelques jours par an, après les fortes pluies d'automne et de printemps, les conduits souterrains de l'aval devenant trop étroits pour tout absorber, les flots tumultueux remontent dans le Ragas pour exsurger. Tel un torrent, à travers les grilles du portail, l'eau vient alimenter ce fleuve colérique. Les mesures effectuées au déversoir du barrage ont permis de constater des crues allant jusqu'à 60 voire 80 m³·s⁻¹.

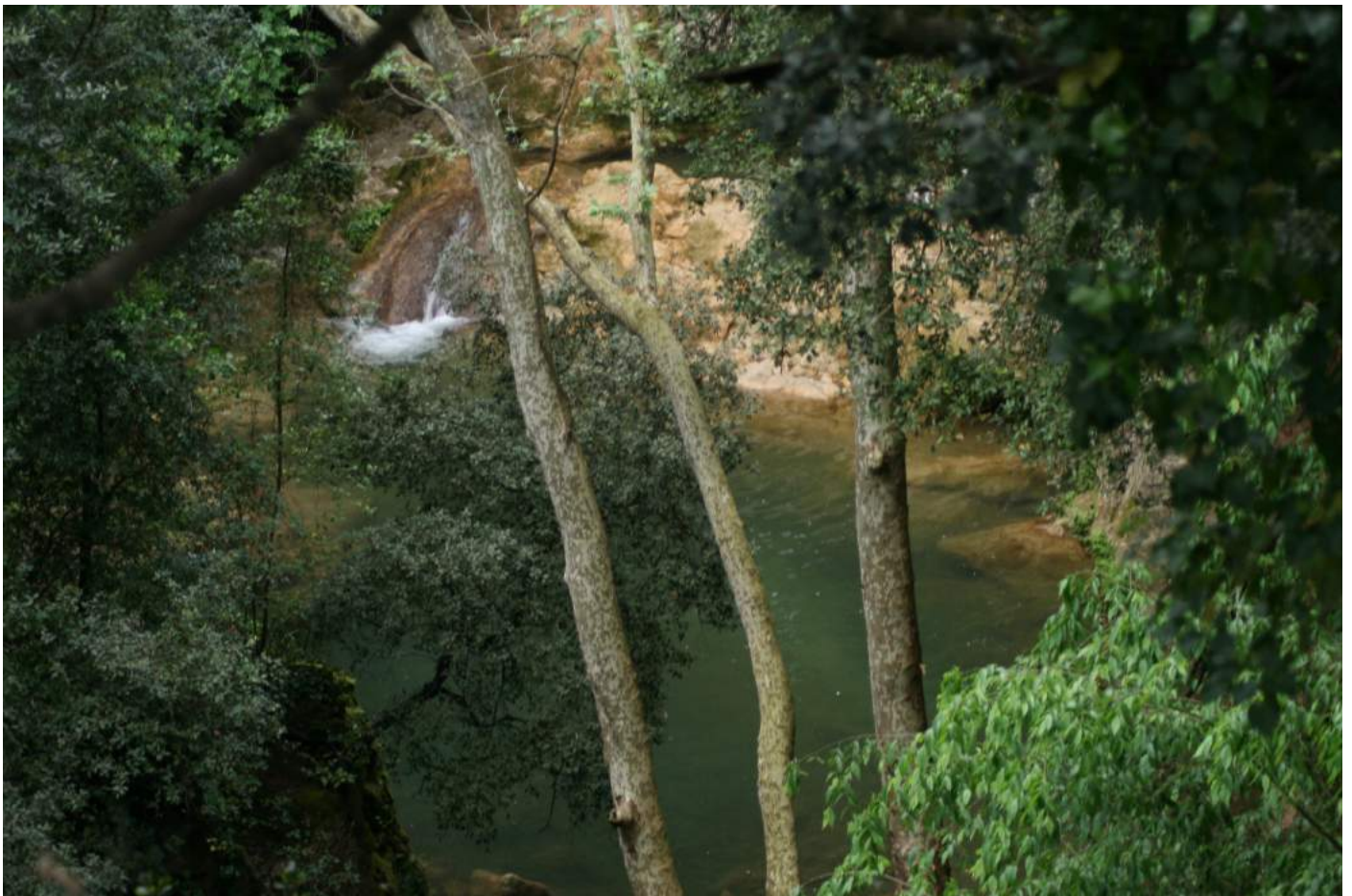


Le Ragas, cliché Philippe Maurel
Fonds documentaire AVR

17 MAI (vendredi)

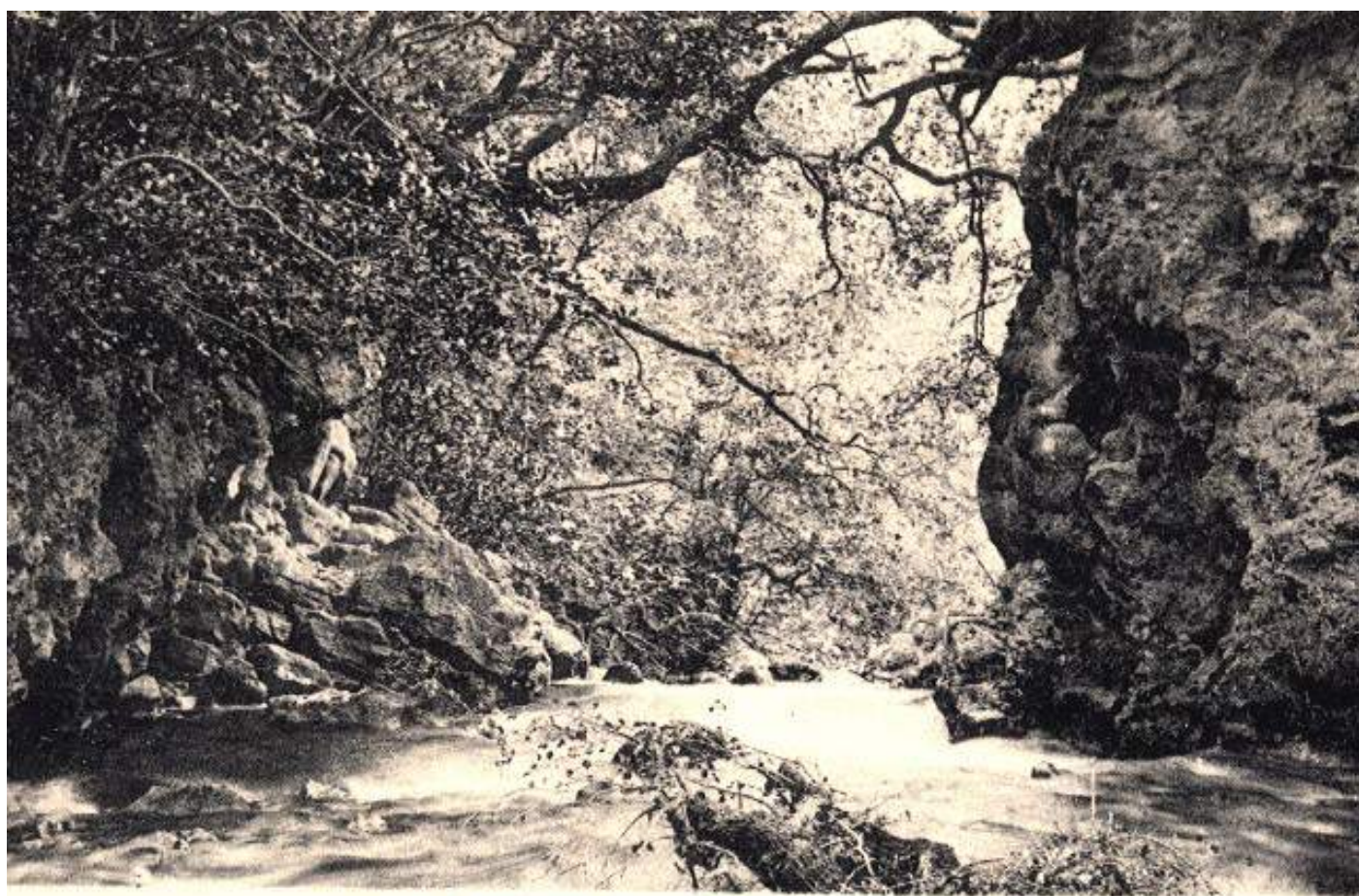
SALLE VERTE²⁶⁶

Tems superbe, un peu voilé le matin et même frais, mais très clair et très chaud à midi. Talma vient déjeuner à 11 h. nous partons à midi pour aller voir à Dardenne une très jolie cascade qu'il nous recommande. Un paysan nous y conduit et nous laisse

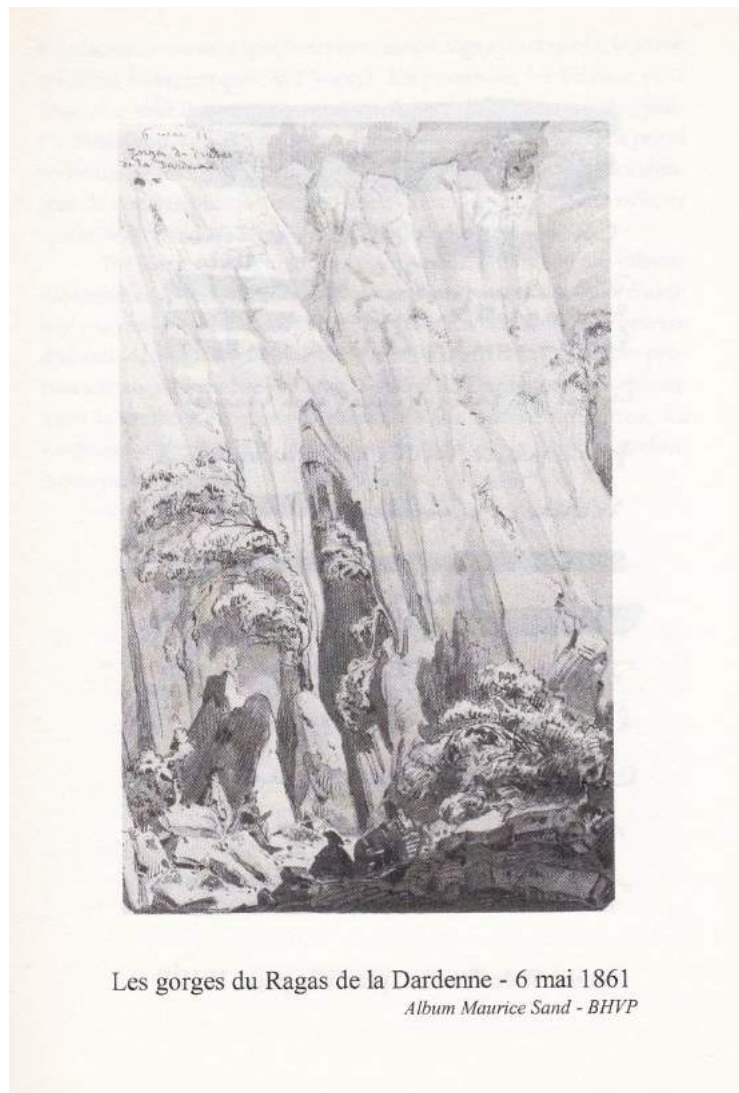
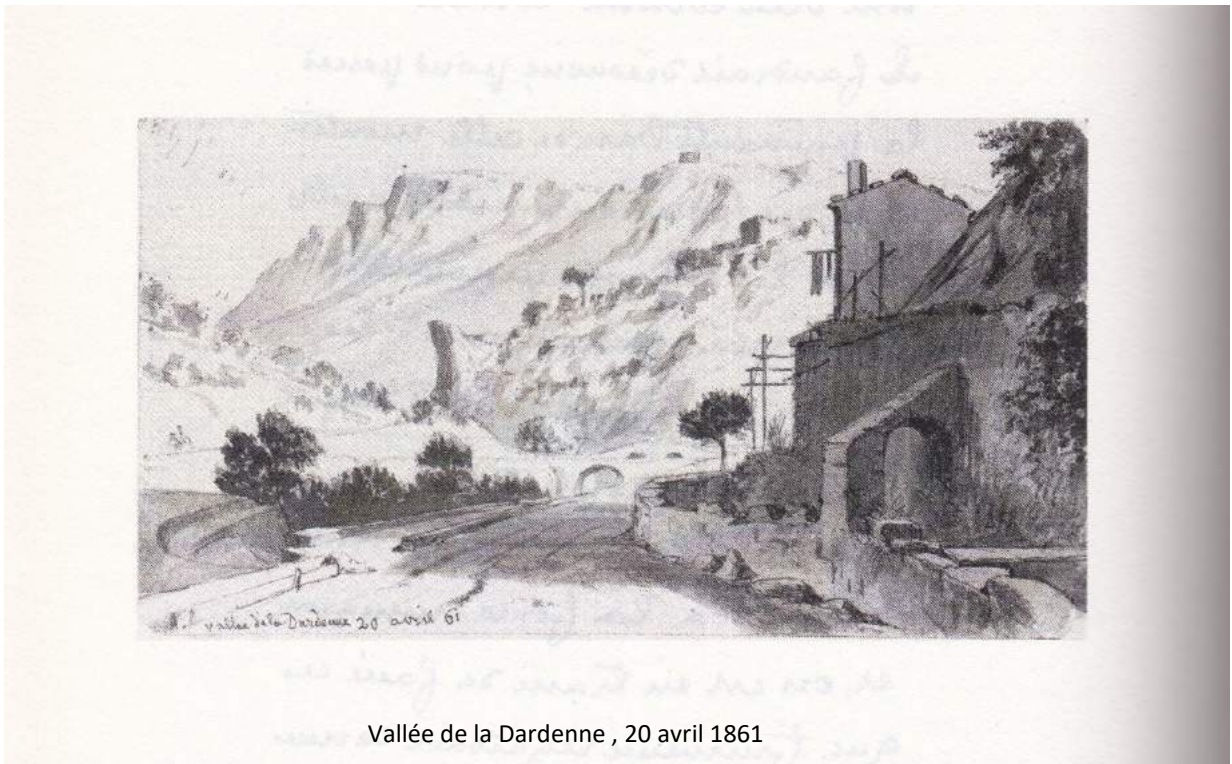


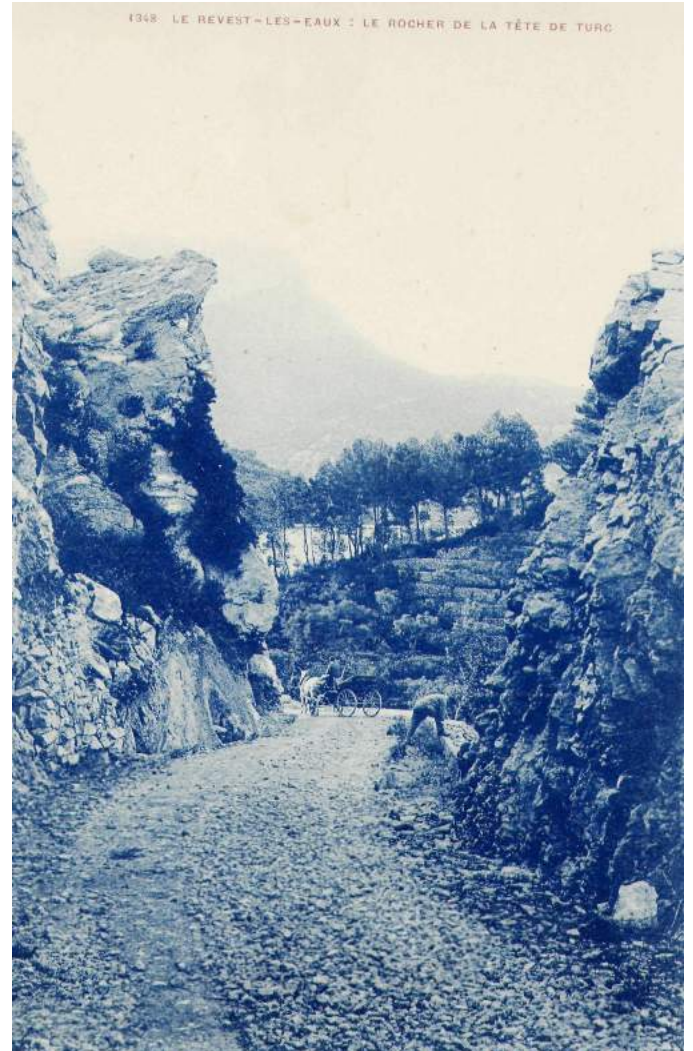
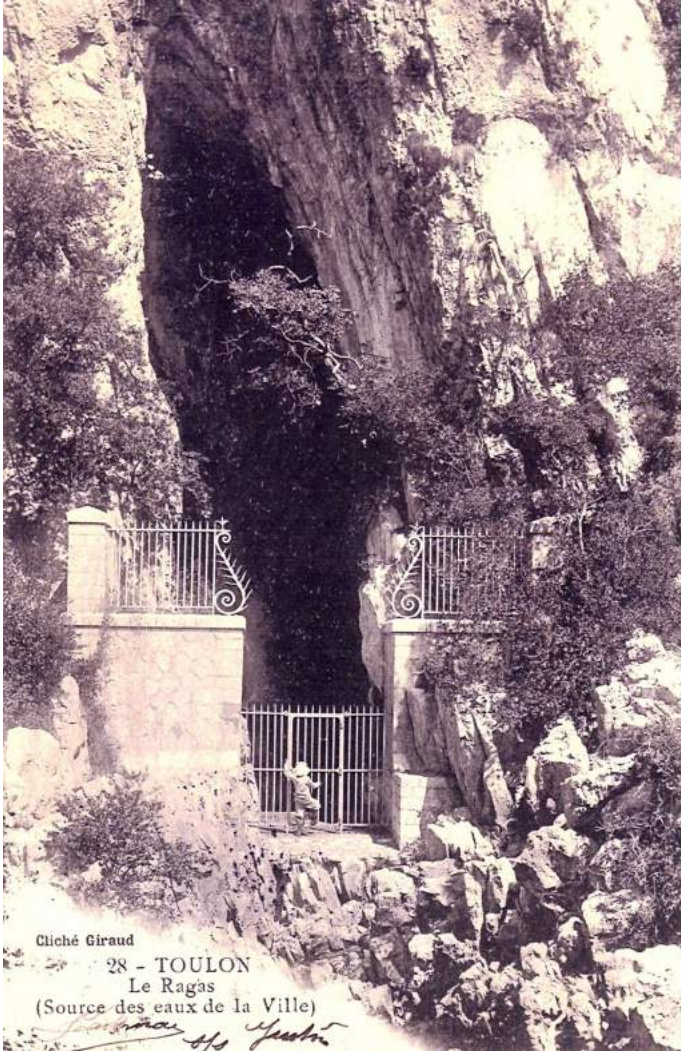
là en nous disant qu'on ne peut pas y descendre. C'est un endroit raviné, arrondi et couvert d'arbres qu'on appelle **la salle verte**. Nous lui disons bonjour et nous descendons et nous passons quand même le long du rocher au bord de l'eau. Ça n'est pas bien aisé. Enfin j'y arrive et ce n'est pas une merveille que cette salle verte, mais c'est charmant et **composé** toujours, comme tout ce qui est ici. Ça pose pour le paysagiste, c'est ombragé et frais. Nous flânons un peu au bord de l'eau. La Dardenne est déjà bien diminuée. Nous allons ensuite faire une visite à la vieille dame boiteuse qui nous a si bien reçus l'autre jour Maurice et moi dans son jardin ombragé. Sa maison est une mesure à l'extérieur, en dedans c'est bien une espèce de château. Son salon est fort beau et orné de chinoiseries rapportées jadis par son mari²⁶⁷. Nous trouvons là, la vieille dame toquée du moulin d'en haut. Puis vient une dame dévote avec une fillette à cul plat et un petit panier pour recevoir les aumônes. Je ne sais de quelle bonne œuvre il s'agit. La vieille donne avec empressement. Au reste elle est charmante, cette vieille. Elle nous raconte qu'elle a 25 petits-enfants vivants, elle cause très bien, elle a de l'esprit et de l'éducation. Elle s'appelle Mme Bourgarel²⁶⁸ et paraît riche. Elle nous reconduit et nous faisons avec elle le tour de son jardin à colonnes où le soleil ne peut percer la voûte de fleurs et de feuilles étendues partout. C'est tout petit, en terrasse, mais c'est charmant de vétusté et superbe de végétation. Elle nous mène dans la chapelle pour nous faire voir un **tableau de maître**. C'est une copie assez belle d'un Andrea de Sarte. En sortant elle trempe ses doigts dans l'eau bénite et en présente à Marie qui ne comprend pas. Manceau en prend, furieux au fond²⁶⁹, moi très respectueusement pour la vieille mais ayant fort envie de rire. Enfin j'allais m'en aller en savourant les douceurs de l'incognito puisque l'on m'offrait l'eau bénite lorsqu'arrive une ribambelle

de femmes. Je n'ai pas encore vu un seul homme dans les deux maisons, pas même un domestique mâle. Une de ces dames vient à moi en s'écriant : Bonjour, Madame Sand, et toutes les autres d'ouvrir de grands yeux. Cette dame est *celle* du docteur Auban²⁷⁰ que j'ai rencontrée au Cap Brun, avec lui. Je me sauve et nous rentrons avant six heures. M. Germain arrive, dîne avec nous cause on ne peut mieux et nous faisons de la botanique jusqu'à 1 h 30. Il démontre à merveille et j'en ai plus appris avec lui dans un soir que les livres ne m'en ont encore fait comprendre. J'apprends à analyser les graminées, les euphorbes et surtout la fructification. Il a beaucoup apprécié les chenilles dessinées par Manceau, et a très bien parlé, sur la génération spontanée.



56. TOULON - Dardennes — La Salle Verte





Le rocher de la tête de turc détruit dans les années 50 , surplombant la route du colombier



Départ du béal au moulin du Colombier



Départ du béal au fond du lac

La botanique dans l'œuvre de George Sand -

conférence de Jean-Claude Autran

28 mai 2016 au Revest-les-Eaux

Avec tous nos remerciements

Comme cela ressort de son œuvre, George Sand a bien eu du goût, de l'intérêt, de la passion pour la botanique, c'est à dire pour *l'étude, la description, la dénomination, la classification des espèces végétales*, et plus généralement pour les sciences naturelles puisqu'elle avait aussi une bonne expertise en géologie et minéralogie. Pour elle, il était important de *savoir nommer et classer*.

A) Origine(s) de la passion de George Sand pour la botanique

Le XVIII^e siècle avait mis à la mode l'habitude d'herboriser, à l'image de Jean-Jacques Rousseau. Tout comme Alexandre Dumas (né en 1802), qui avait une profonde connaissance de la nature, George Sand (née en 1804), manifeste beaucoup d'admiration pour Jean-Jacques Rousseau.



Le château de Nohant

Les goûts naturels de la jeune Aurore [on rappelle que notre romancière ne prit le nom de George Sand qu'en 1832 et qu'elle naquit « Amantine *Aurore* Lucile Dupin »], son enfance à Nohant, dans le Berry (à partir de 1808), tout cela fera d'elle un être passionné par la nature et particulièrement par la vie végétale et par ses manifestations les plus simples comme les fleurs, les herbes et les jardins.

Cette passion de George Sand pour la botanique ne va cesser de se développer au cours de sa vie grâce à son travail à partir des ouvrages de l'époque, mais surtout grâce à *sa rencontre avec plusieurs personnages férus de botanique* : son précepteur Deschartres ; un étudiant parisien, de Grandsaigne, qui lui enseigna les sciences naturelles ; un certain Germain de Saint-Pierre, lorsqu'elle viendra séjourner à Tamaris, de qui elle écrira « j'en ai plus appris avec lui dans un soir que les livres ne m'en ont encore fait comprendre ». Mais ce sera surtout Jules Néraud (dit le *Malgache*) qui sera, pendant de nombreuses années, son guide botaniste le plus autorisé.

Avec son précepteur Deschartres. La jeune Aurore n'a pourtant pas acquis cette passion dès son jeune âge à l'époque où, entre l'âge de 7 ans et l'âge de 13 ans, son précepteur Deschartres lui apprenait les rudiments de tout ce qui devait faire l'éducation des jeunes filles, du latin à la broderie, de l'arithmétique à la versification, du piano à la grammaire, et naturellement les sciences naturelles, avec la botanique dont Deschartres était un connaisseur.



La jeune Aurore (portrait par Alfred de Musset, 1833)

Car, comme elle l'écrira plus tard dans *Histoire de ma vie*, « à cette époque, la botanique n'est point du tout une science à la portée des demoiselles ». En effet, « pour comprendre la botanique il faut connaître les mystères de la génération, de la fécondation et la fonction des sexes ; c'est même tout ce qu'il y a de curieux et d'intéressant dans l'organisme des plantes ».

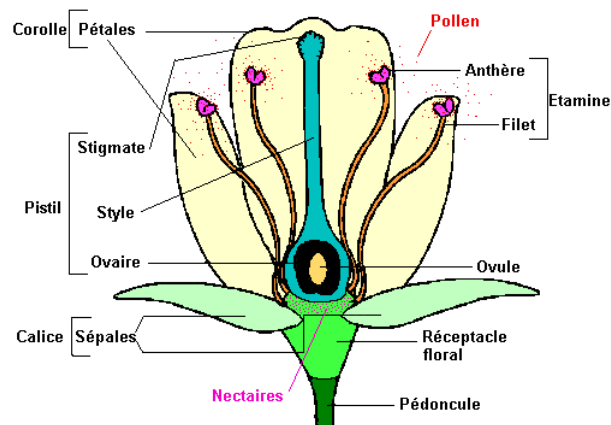
Il est vrai que la détermination et la classification des plantes repose en grande partie sur la structure et l'organisation de la fleur, ses organes mâles et ses organes femelles et, comme on le pense bien, Deschartres lui cache tout ce qui touche aux organes de reproduction. « La botanique se réduisait donc pour moi à des classifications purement arbitraires - puisque je n'en saisisais pas les lois cachées - et à une nomenclature grecque et latine... ». Déjà apparaît sa tendance à poétiser les notions scientifiques, puisqu'elle rajoute : « Que m'importait de savoir le nom scientifique de toutes ces jolies herbes des prés, auxquelles les paysans et les pâtres ont donné des noms souvent plus poétiques et toujours plus significatifs : le thym de bergère, la patience, le pied de chat, la mignonette, la repousse, le danse-toujours, l'herbe aux gredots, etc. » ?

La botanique aux noms barbares qu'elle doit apprendre ne lui apparaît donc à cette époque que comme une discipline pédantesque et coupée du réel. Dans sa jeunesse, elle semble ressentir ce qu'écrira un peu plus tard le journaliste et romancier Alphonse Karr : « la botanique est l'art d'insulter les fleurs en grec et en latin ».

A la fin de 1817, notre jeune Aurore, indocile, elle est mise en pension au couvent des Dames Augustines Anglaises à Paris et, en 1820 - elle a 16 ans - elle revient à Nohant, sa grand-mère ayant envisager de la marier. C'est alors qu'intervient sa rencontre avec Jules Néraud, personnage né et mort à La Châtre (1795 -1855). Elle commence alors un nouveau parcours botanique, loin des fatras latins et grecs de Deschartres.

Avec Jules Néraud, dit *Le Malgache*. Après bien des errements dans sa jeunesse (armée, études en anatomie comparée, politique, participation à une mission scientifique dans l'Océan Indien : Ile Bourbon [La Réunion], Madagascar - d'où le surnom que lui donnera George Sand), Jules Néraud revint à son pays d'origine pour se consacrer à la botanique et à la culture de plantes exotiques. Il devient ainsi le professeur de botanique d'Aurore.

Au cours de longues promenades dans les paysages du Berry, Néraud va lui expliquer toute la sexualité des plantes en utilisant des termes facilement assimilables.



Structure et organisation d'une fleur

Naturellement, il ne va cesser aussi de lui « conter fleurette », étant devenu éperdument amoureux d'elle, « truffant ses notes de botanique de beaux compliments ou de madrigaux », mais ce sera toujours sans réciprocité. C'est cependant une amitié très profonde qui liera les deux personnages et qui durera 35 ans. Des centaines de lettres -seront échangées avec toujours des expressions comme : « J'ai passé une journée heureuse auprès de toi, mon brave Malgache [...] ». « J'ai le spleen, Malgache, j'ai le désespoir dans l'âme [...] ». « Je remonte la Forêt-Noire pour chercher une plante que le Malgache veut que je lui rapporte [...] ».



George Sand (portrait aux fleurs par Auguste Charpentier, 1838)

Grâce à Néraud, elle acquiert donc de solides bases en botanique. Ainsi était donnée une impulsion définitive à cette véritable passion qui va continuer à peu près toute la vie de George Sand (sauf peut-être entre 1837 et 1854 dans les périodes où elle vit à Paris, ou lorsqu'elle est préoccupée par ses problèmes financiers, ses passions nombreuses ou son divorce), une passion qui se prolongera et s'amplifiera même après la mort de Néraud et lorsqu'elle aura elle-même dépassé l'âge de 50 ans. Elle saura identifier et classer un grand nombre de plantes, une tâche difficile qui demande une parfaite connaissance de la morphologie d'une plante, qui demande « du métier », des années de travail.

Cette connaissance de la botanique va se décliner de plusieurs manières parallèles :

1) Elle réside de plus en plus à Nohant.

2) Ses études et ses observations, parfois approfondies, apparaissent dans les agendas-journaux qu'elle tient régulièrement, dans ses *Lettres d'un voyageur*, ou encore dans *Les contes d'une grand-mère* (1872-1876). De même, sa correspondance avec son fils, sa fille, ses amis, et plus encore ses agendas, sont remplis de notations botaniques. Par exemple :

- 22 juillet 1860 : « Toute la journée, botanique (...) et puis on dîne et on refait de la botanique. Oh, on fait un herbier. Bigre ! »

- 1er août 1860 : « Botanique dans le jardin, et toute la journée au salon. Bain en herborisant. Dîner. Botanique... botanique ».

- 2 août 1860 : « Botanique. Botanique. Botanique. Botanique. Botanique. Dîner. Botanique. Bésigue. Botanique ».

- En décembre de la même année, elle écrit au prince Jérôme : « Ma passion du moment, c'est la botanique ».

- En 1867, elle écrit à Flaubert : « Je prends un bain de botanique, je me porte comme un charme, je bois de la botanique » et, en 1872, au même Flaubert : « Ce que j'aimerais, ce serait de me livrer absolument à la botanique, ce serait pour moi le paradis sur la terre ».

3) Elle se lance dans la confection d'herbiers. C'est à Nohant, au début de 1830, qu'elle commence son premier herbier. Ce devait être le grand herbier du Berry. Constitué entre 1832 et 1837, ce ne fut cependant jamais un herbier très conséquent : 125 plantes environ, avec un étiquetage très approximatif. Seules quelques planches de cet herbier ont été conservées dans la Bibliothèque historique de la ville de Paris et dans la collection de Christiane Sand.



Pages d'herbier de George Sand (coll. Christine Sand)

Par la suite, elle va herboriser dans tous ses voyages (Auvergne, Bretagne, Normandie, Pyrénées, Italie,...) et, en 1860, elle décide la création d'un second herbier, beaucoup plus étendu, avec des plantes de différentes régions de France : flore des montagnes, flore méditerranéenne,... Elle rédige aussi des *Conseils pour constituer un herbier*.

On ne sait malheureusement pas ce qu'est devenu ce deuxième herbier de George Sand. Il ne semble pas qu'il ait été légué à l'Académie française et il est peut-être resté à Chantilly où la guerre de 1939-1940 aurait pu lui être fatale. Peut-être certaines de ses planches se trouveraient-elles actuellement aux États-Unis (?).

Mais l'herbier - bien qu'elle n'arrêtera pas de mettre des plantes sous presse - la laissera quand même insatisfaite : « L'herbier n'est qu'un reliquaire, un cimetière ». Par rapport à la beauté des fleurs naturelles « il ne renferme que des cadavres... ». C'est cependant le seul moyen dont on a disposé pendant des siècles pour conserver des échantillons.

4) Il apparaît que le lien de George Sand avec la botanique a un caractère atypique :

Bien qu'elle devienne une véritable professionnelle en botanique, George Sand n'aura jamais exactement la démarche d'une scientifique. Ainsi écrit-elle à Juliette Lambert : « Ne me dites plus que je la sais [la botanique], j'en bois tant que je peux, voilà tout ».

En effet, si elle identifie correctement ses trouvailles, elle ne se contente pas de nommer, de décrire froidement à la manière d'une scientifique, il faut qu'elle ajoute aux descriptions des commentaires personnels sur la beauté des fleurs, sur la poésie qu'elles lui inspirent, en mélangeant toujours noms latins, noms français ou noms vernaculaires : *il y aura toujours chez elle ambivalence entre botanique et poésie, états d'âme, voire symbolique des fleurs*.

« Sur les sommets de l'Auvergne, il y a des gentianes et des statices d'une beauté inouïe et d'un parfum exquis », « Je rapporte l'*ophrys lutea*, superbe, et que je ne donnerai pas cent sous »,... « Trouvé 7 ou 8 *epipactis* blancs dans les bois, les uns avec une longue bractée à la fleur inf de l'épi, les autres sans bractée, tous rabougris par le vent et la sécheresse »...

5) Elle élève ses réflexions bien au-delà de la botanique :

Elle étudie en effet de façon approfondie la structure et l'architecture des plantes et des fleurs. Elle l'explore avec passion et attention pour saisir « l'âme de la fleur ». Elle a fait, peut-être sous l'influence du peintre Delacroix, des études de fleurs, des portraits de fleurs à l'aquarelle rehaussée de gouache.

Elle y aborde les thèmes de la nature (dans la lignée de Rousseau) et de l'exotisme (dans celle de Chateaubriand).

L'action se situe à la fin, dans l'île Bourbon. Elle en décrit la flore sans y être allée, une flore imaginaire. Et, en cela, elle procède comme le feront plus tard les écrivains naturalistes. Dans *Indiana*, George Sand se fonde sur les carnets que lui avaient fournis son ami botaniste Jules Néraud, le *Malgache*.

Certes, on n'est pas dans de la botanique au sens strict : il n'y a pas d'étude véritablement scientifique des végétaux, mais des énumérations d'essences exotiques, énumérations toujours poétisées par des qualificatifs tels que : « les suaves émanations des orangers », « le parfum des girofliers », « les tamarins murmuraient dans l'ombre »,...

Mais, ce qu'on retient dans ce roman, c'est que la botanique devient une véritable érotique dans la confession d'amour faite à la jeune Indiana par Sir Ralph, puisque ce dernier devient ivre et fou en voyant « les insectes voluptueusement embrassés dans le calice des fleurs », ou « la poussière de pollen que les palmiers s'envoient ». Ainsi, au travers du désir érotique de Sir Ralph (qui demande l'amour aux fleurs), George Sand, dans son imaginaire scientifique, nous ramène au système de reproduction des corolles, des pistils, du pollen ». Dans ce roman *Indiana*, « l'amour subvertit la botanique, comme une sorte de langage des fleurs et de la nature » .

2) Dans *Lélia*, autre œuvre de jeunesse (1833, repris en 1839), la fleur joue un rôle essentiel, la fleur est pour l'auteur comme sa langue maternelle. Dans une certaine *grammaire florale*, elle distingue les fleurs pures (lys, rose blanche) et les fleurs capiteuses et troublantes comme la fleur d'oranger, la rose jaune ou le lotus. Au cœur de ce roman, il y a une association entre femme et fleur, une association qui fait de la femme une fleur et de la fleur une émanation de la femme . Ce texte avait été considéré comme scabreux et scandaleux car au travers du désir inassouvi de l'héroïne Lélia, il traite de l'insatisfaction féminine, dont le sens est en fait beaucoup plus vaste et va jusqu'au doute métaphysique. À l'inverse de la poétique traditionnelle où l'association entre femme et fleur est un symbole de la vie ou d'un éros triomphant, George Sand, au travers de la fleur, met ici en œuvre un discours de désenchantement.

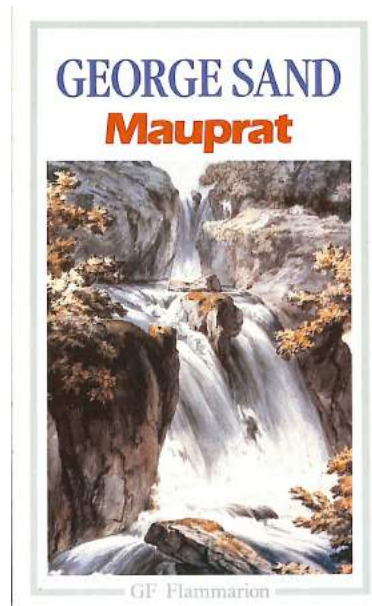


La fleur d'oranger, fleur « troublante » ou « capiteuse », dans Lélia, 1833

3) Dans **Mauprat** (1837), les motifs floraux qui émaillent le roman sont des signes révélateurs de la psychologie des personnages. Ainsi, l'héroïne, Edmée, entretient un lien fusionnel avec les fleurs en s'accordant même le surnom d'*Edmea sylvestris*...

Les personnages, dès leur première apparition, sont identifiables de par le cadre végétal dans lequel ils évoluent. Et c'est une image végétale, l'arbre généalogique, qui sert à représenter la hiérarchie familiale, scindée en deux rameaux ennemis.

Dans ce roman, c'est le choix du champ lexical de la botanique qui sert à retranscrire une évolution psychologique et sociale .



Couverture du roman Mauprat

Finalement, à l'instar de Rousseau, George Sand tient à confronter la botanique et l'éducation. La nature peut être un miroir de la culture. Et les fleurs peuvent se révéler comme des clés : celles des âmes, des cœurs et du bonheur.

4) Dans **Un hiver à Majorque** (1842), on est dans les années dites *Chopin*. La santé de Frédéric Chopin étant mauvaise, Georges Sand et ce dernier décident de partir faire un voyage à Majorque l'hiver de 1838-1839. On sait que George Sand va être fascinée par le décor et ne tarira pas d'éloges sur la beauté des lieux, qui vont d'ailleurs la prédisposer à écrire le roman suivant, *Spiridion*. Mais, fatiguée et déçue d'être devenue la garde-malade de Chopin, on sait aussi qu'elle est affligée par l'attitude des Majorquins à leur égard, nous décrit sa déception et sa rancœur vis à vis de son séjour et de ce peuple.

Mais ce séjour à Majorque offre à George Sand un jardin sauvage magnifique dans une nature exubérante et folle . Elle y trouve toute la riche gamme de la Méditerranée qu'elle ne manque pas d'énumérer : oliviers, amandiers, orangers, figuiers, caroubiers, ricins, palmiers, pins, lauriers, grenadiers, myrtes, nopals, câpriers, cactus, asphodèles,...



Myrte en fleurs

Mais, dans des passages qui méritent de figurer dans une anthologie, elle ne manque pas de donner une signification plus profonde à certains végétaux, tel l'oranger qui évoque pour elle le jardin des Hespérides (les oranges évoquent les pommes d'or) où se célébra le mariage des dieux.

L'olivier évoque en elle des réminiscences mythologiques et historiques, arbre sacré par Athéna, symbole de la sagesse et de la fécondité intellectuelle.

Mais, au passage, c'est l'occasion pour elle de critiquer l'organisation agricole et commerciale des Majorquins qui, bien que possédant et sachant cultiver les oliviers les plus beaux du monde, n'arrivent à en produire qu'une huile infecte.



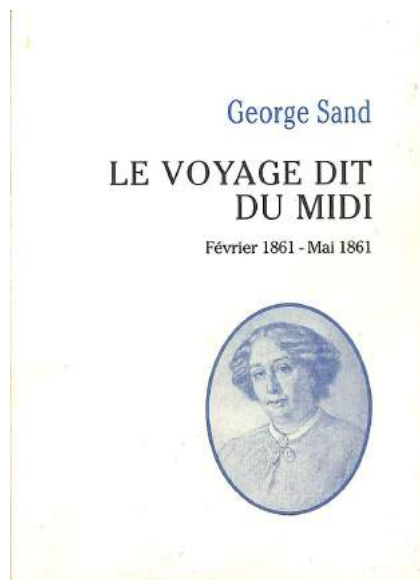
George Sand (fusain de Thomas Couture, 1850)

5) Dans ***Valvèdre*** (1862)

Dans ce roman, tous les personnages ont une relation marquée, soit d'attraction, soit de rejet pour les sciences naturelles. Ainsi, Henri Obernay, qui est l'ami du narrateur Francis, « a pour passion dominante la botanique ». Sa sœur aînée, Adélaïde, est une « botaniste consommée ». Henri Obernay apprend la botanique à sa fiancée Paule : « ils étaient emportés par une ardeur d'herborisation effrénée.

M. de Valvèdre est un savant naturaliste, tandis que Mme de Valvèdre n'a que dédain pour ce qu'elle ne comprend pas. Ce qui vaut à Henri le commentaire suivant : « Il est permis aux fleurs de ne pas aimer les femmes, mais les femmes qui n'aiment pas les fleurs sont des monstres... »

C) La découverte de la flore méditerranéenne avec *Tamaris* et *Le voyage dit du Midi*



Couverture de l'agenda-journal Le voyage dit du Midi

A l'origine du séjour de George Sand dans notre quartier, il faut rappeler que, le 27 octobre 1860, notre romancière fut terrassée par une affection typhoïdique. Après 5 jours, elle « revient des portes de l'autre monde » et son médecin, Vergne, lui prescrit une longue convalescence dans le Midi de la France, une suggestion qu'elle accepte avec enthousiasme, non pas pour connaître le Midi archéologique ou économique, mais « pour découvrir la flore de cette région » qui lui est inconnue, ne l'ayant traversée que trop rapidement, une fois avec Musset lors de leur voyage en Italie et une fois au chevet de Frédéric Chopin. Elle repousse le projet de voyager en plein hiver, sa santé étant encore bien faible, mais peut-être aussi à l'idée que l'hiver est la pire saison pour « botaniser » : il n'y a pas de fleurs en hiver et « qu'est-ce qu'une plante sans fleurs ? ».

Accompagnée de son secrétaire très intime, le graveur Alexandre Manceau, elle arrive donc à la gare de Toulon le 18 février 1861, accueillie par son fils Maurice et son ami le poète toulonnais Charles Poncy, pensant qu'elle va résider à Hyères. Ce n'est qu'à Toulon qu'elle apprend qu'on lui a loué une villa, pour un prix très modique, non pas à Hyères, mais dans un quartier isolé de La Seyne, à Tamaris, villa appartenant à Maître Antoine Trucy, avoué près le Tribunal Civil de Toulon. Ce sera la célèbre « bastide Trucy » qui deviendra par la suite la « villa George Sand ».

Elle découvre ce site ravissant le lendemain 19 février 1861 en début d'après-midi. Et immédiatement, c'est la flore qui attire son attention. Pendant les cent jours que va durer son séjour, la botanique va occuper une place importante, pratiquement au quotidien. Cela nous le savons grâce au précieux agenda-journal manuscrit qu'elle a tenu à Tamaris, Cet ouvrage contient de nombreuses pages d'anthologie et, sous une plume aussi prestigieuse, la flore de notre Midi méditerranéen va prendre un relief tout particulier.

En effet, dès le premier soir, 19 février, elle écrit : « La flore est toute nouvelle pour moi. Je mets sous presse un arum et un ophrys mouche inconnus. Les amandiers énormes sont en pleines fleurs (...). Dans le jardinet d'ici, les cytises, lauriers tyms [sic], le thym, les arums, les *inula*, les orchys, les roses bengale sont en fleurs, les cistes en boutons ».



Arum arisarum, première plante récoltée par George Sand à son arrivée à Tamaris

Le lendemain, 20 février, elle écrit : « J'ai cueilli et mis en herbier une trentaine de plantes sauvages, romarin, thym, orchis, lavande, ciste rose, *thlaspi*, asperge sauvage, lentisque, *globularia*, graminées, toutes espèces méridionales, pas un brin d'herbe comme chez nous (...). Je n'ai pas encore aperçu les tamarins [sic] ».



Des tamaris sur l'isthme des Sablettes

Et ainsi de suite les jours suivants. D'après son journal, voici comment se déroule une journée normale à Tamaris : « Mistral obstiné et qui redouble. Je me lève avec mal à l'estomac. Quelle patraque je fais ! Je ne peux rien faire. La botanique ne va pas. L'envie de travailler est molle. Je corrige le chapitre 9 de *Valvèdre*. Nous montons au Fort Napoléon pour ramasser quelques plantes. *Coronilla juncea*. Je range les anciennes. Je mange une soupe à 9 h et une tasse de café. Bésig avec Manceau. Maurice retape un dessin. Je fais des patiences. Ils vont se coucher. Je reste à ranger des plantes. Je retravaille un peu à *l'Homme de campagne* ».



George Sand, à l'époque où elle séjourna à Tamaris (photo de Nadar)

A partir de la mi-mars et encore davantage en avril et mai, lorsque sa santé s'améliore un peu et que ses forces reviennent, elle va explorer la plupart des sites de notre région, à pied dans les environs (Mer-Vive , Les Sablettes, Cap Sepet,...), puis avec son cocher Matheron (N.-D. de la Garde, Dardenne, le Revest, les Pommets, les Gorges d'Ollioules, les Grès de Sainte-Anne, le Coudon, le Gapeau, Montrieux, Hyères, ...).



Château de Dardenne, où George Sand se rendit en avril et mai 1861

De la botanique au quotidien

(...)

18 avril : Je ne sors qu'autour de la maison pour ramasser quelques plantes. Je range les anciennes (...). Un peu de rebotanique (...).

20 avril : Solliès-Pont - Gapeau : Paysage assommant de monotonie, toujours des oliviers malingres. (...) le soir, je fais de la botanique et des patiences.

21 avril : Malade. J'ai fait de la botanique toute la journée et encore ce soir. Maurice m'a aidée à voir les microscopiques détails de l'asperula bleue.

22 avril : Malade. Sur la colline, Manceau va chercher le limodore qui ne se hâte pas de fleurir (...). Un peu de botanique, mais je ne peux pas m'occuper sérieusement.

23 avril : Botanique toute la journée sans aucun résultat. Le soir, botanique sans succès. Impossible de déterminer les petites plantes sans des yeux de lynx.

24 avril : Cap Sepet et Sablettes : Plantes en quantité sur la plage et la montagne. *Scordigera* très grand, orobanches, psoralées en fleurs, enfin ! (...) luzerne marine, etc. Je range les plantes.

25 avril : Je fais de la botanique (...). Le soir, je refais de la botanique (...). Je dîne de bon appétit. Besig avec Manceau (...). Je range des plantes, je m'en éreinte !

26 avril : Bois de la Bonne-Mère et cap Sicié : Les pins sont élancés, droits très grands. Avec les asphodèles, la mer se montre (...). Aspérule jaune ?

27 avril : Notre-Dame de la Garde : Silène *Gallica* à fleurs blanches (...), quelques aspérules jaunes, des asphodèles (...). Pins tristes à faire peur.

28 avril : (...) Je range des plantes. J'analyse le *simethis planifolia*.

29 avril : J'ai cueilli l'*erythrae maritima* ou chicorée à fleurs jaunes. (...). Je mange comme un loup, je botanise et je vais me coucher.

2 mai : Je ne sors qu'un instant avant dîner pour chercher quelques plantes. J'ai fait de la botanique toute la journée. (...). Je rebotanise ce soir avec rage, mais je vais bien lentement et je suis bien bouchée, ou mes auteurs décrivent bien mal...

(...)



Asphodèle Porte-Cerise

Environ 150 espèces sont nommées dans l'agenda de George Sand, mais, ce qui est à noter c'est que, si l'on marche aujourd'hui sur les traces de George Sand, à la même saison, on retrouve à peu de choses près ce qu'elle observé, identifié et mis sous presse - bien que certaines espèces se soient raréfiées.

En voici quelques exemples : « De Mer-Vive vers le cap Sicié, lavandes Stœchas et euphorbes ; à Notre-Dame de la Garde : Silène *Gallica* ; à Dardenne, des myrtes, beaucoup de centranthes, des ornithogales ombellés ; au cap Sepet, le *Serapias cordigera*, des psoralées en fleurs ; aux rochers de Sainte-Anne, « l'œillet bleu de Roquefavour », dont elle s'apercevra qu'il s'agit en fait de l'aphyllante de Montpellier... ; dans la vallée du Gapeau : « trois lins ravissants ; le grand jaune (*campanulatum*), le blanc à cœur rose et le bleu *grandiflora* ».



L'« Œillet bleu de Roquefavour », en réalité « Aphyllante de Montpellier »

Quelques autres commentaires

Dans ses notes, on trouve toujours des commentaires méthodologiques, des descriptions imagées incluant ses réflexions du moment, un mélange de noms latins et de noms communs, des identifications quelquefois approximatives ou erronées.

Elle découvre chez nous pour la première fois des plantes exotiques clairement identifiées : Au Revest, le pittospore de Chine ; Au jardin botanique de l'hôpital de Saint-Mandrier, « le seul quercus *oeglops*, chamaerops, dattiers (*phoenix*), *sterculie platanifolia*, magnolias, poivriers... » et à Hyères, des palmiers, agaves, etc.



Le jardin botanique de l'hôpital de Saint-Mandrier

Curieusement, elle ne cite pratiquement aucune plante des marais littoraux, pourtant si abondants dans le secteur de Tamaris - Le Croûton à l'époque où elle est venue. Cela tient peut-être au caractère peu spectaculaire, verdâtre et minuscule, et à l'odeur souvent désagréable des fleurs en question, dont l'identification est difficile (famille des chénopodiacées). Cela ressort d'ailleurs de son journal du 9 mai : « Quelle patraque je fais donc à présent. [...] Je ne veux rien que guérir ma pauvre estomac et connaître un peu mieux les chénopodées... ».

Et de nombreuses critiques...

On sait que notre romancière n'a pas été tendre avec les mœurs des Provençaux, l'habitat (« les bastides horribles avec leur façades noires »), le centre-ville de Toulon, « sordide et puant », le mistral, « une poussière qui tue tout aussi loin que la vue peut saisir le détail », « il faudrait la chute du Niagara pour abattre la poussière de Toulon ».

Ses critiques sont également nombreuses sur nos paysages arides et notre végétation qui lui font regretter ceux de son cher Berry.

Ainsi : « Les pins rabougris, les cistes et toutes les plantes dures de ces terrains brûlants. On dira ce qu'on voudra, j'aime mieux Gargilesse, et même Crevant, avec ses eaux vraiment vivantes et ses bois de hêtres magnifiques. On m'avait promis ici des forêts de châtaigniers, que je n'ai pas aperçues. *Ils sont fort blasés ou se contentent de peu en fait de verdure, les Toulonnais* ».

Ou encore : « La sécheresse est effrayante. Je doute beaucoup qu'il y ait de la vraie fraîcheur et de la vraie végétation en Provence. Je crois que les gens du pays ne savent même pas ce que c'est ». « Les pins d'ici sont tristes à faire peur ». Quant aux bords du Gapeau : « Il y a là une zone de fraîcheur qui repose de la Provence sèche et poudreuse. Mais ça n'enfoncé pas les bords de l'Indre. Ça n'approche pas ceux de la Gargilesse ». « Nous y voyons avec plaisir des ormeaux, des peupliers, des aulnes, des chênes, ce que l'on appelle de vrais arbres, car *tous ces arbres à feuilles persistantes ont l'air d'être artificiels* ». « C'est très joli les bords du Gapeau, mais les collines à terrasses, c'est pauvre et triste. Tout cela ne vaut pas cher, et l'Indre est plus jolie aux Carclets ».



Champ d'oliviers en Provence

Quant aux oliviers ! « À Dardenne, ce qui domine, ce sont les oliviers rachitiques, ramassés et poudreux. Au Faron et au Coudon, paysage assommant de monotonie, toujours des oliviers malingres... À Hyères, on rentre dans les oliviers, si tant est qu'on les ait quittés... Des oliviers rabougris qu'ont envahi des smilax enragés... À Montrieux, (...) des assommants oliviers... N'y a-t-il pas assez d'oliviers en Provence ? C'est odieux, il y en a partout, dans les jardins, dans les chambres, dans les lits, il y en a presque autant que de puces... ».

Quelques réflexions d'ordre plus général :

Comme elle l'avait fait à propos de Majorque, George Sand émet de sévères critiques sur les procédés de l'agriculture provençale. Ainsi, à propos de la culture du blé : « le blé qui dans les meilleurs endroits pousse en épis si grêles, en quoi serait-il préférable aux tapis de fleurs sauvages et aux prairies naturelles ? On s'obstine ici aux céréales, on ne sait pas les cultiver, on n'a pas d'engrais et elles ne nourrissent pas la population et ne paient pas les sueurs de l'homme ». Elle commente les maladies qu'elle a observées sur les vignes ou sur les céréales et elle fait de nombreuses observations sur la gestion des terres, la gestion de l'eau et la nécessaire préservation de l'équilibre de la nature.

Le dernier jour de son séjour, de retour de la chartreuse de Montrieux, elle se lance dans une vive critique des méthodes utilisées par les communautés monastiques qui détruisent le milieu naturel d'origine : (...) « Mais qu'importe aux moines ? De tous tems les couvents ont arrangé la nature pour les besoins de leur communauté. (...) Ils ont détruit les forêts et ont amené la fièvre avec les marécages. Ici, ils feront la même chose s'ils le peuvent. Espérons que la montagne se défendra ! ».

Résumé et conclusions

Son enfance dans le Berry, ses goûts naturels, son admiration pour Jean-Jacques Rousseau, sa rencontre avec plusieurs spécialistes de la botanique font de George Sand un être passionné par la nature et particulièrement par la vie végétale : les fleurs, les herbes et les jardins.

Toute sa vie, à Nohant comme au cours de ses voyages, elle herborise et acquiert de solides connaissances en botanique.

Cette passion s'amplifie encore après l'âge de 50 ans comme en témoignent ses notes, ses journaux-agendas et ses courriers, particulièrement lors de son séjour à Tamaris au printemps 1861.

Elle ne prétendra cependant jamais être une véritable scientifique : ses notes de botanique contiennent toujours des descriptions imagées, des commentaires personnels sur la beauté des fleurs, et même sur ses sentiments et états d'âme. Ses relations avec la botanique sont donc caractérisées par une ambivalence entre science pure et poésie.

L'amour de la nature revêt une grande importance dans ses relations sentimentales et la botanique se trouve alors souvent présente dans ses romans, comme décor ou comme base d'une subtile symbolique florale et, au delà, d'une certaine philosophie.

La botanique fournit ainsi à George Sand l'occasion d'élever le débat dans différents domaines et souvent à un très haut niveau, tant en matière de symbolique de la fleur, d'« âme de la fleur », de physiologie végétale, des mystères de la génération, de philosophie (spiritualisme, panthéisme), ainsi que, sur des plans très concrets comme des conseils pour la gestion des terres, la préservation de l'équilibre de la nature, avec une véritable profession de fois écologiste toujours d'actualité.



Tombe de George Sand dans le parc de Nohant

Notre romancière Amantine Aurore Lucile Dupin repose aujourd'hui sous cet if centenaire, l'un des arbres labellisés du parc de Nohant, dans ce jardin qui l'a tant de fois enchantée.